



**HAL**  
open science

**Premiers jalons pour une étude complète de l’histoire du texte grec du Viatique du Voyageur (Ἐφδία τοῦ ἀποδημοῦντος) d’Ibn al-Ġazzār**

Thibault Miguet

► **To cite this version:**

Thibault Miguet. Premiers jalons pour une étude complète de l’histoire du texte grec du Viatique du Voyageur (Ἐφδία τοῦ ἀποδημοῦντος) d’Ibn al-Ġazzār. *Revue d’histoire des textes*, 2017, 12, pp.59 - 105. <10.1484/j.rht.5.112808>. <hal-03800860>

**HAL Id: hal-03800860**

**<https://hal.science/hal-03800860>**

Submitted on 6 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Premiers jalons pour une étude complète de l'histoire du texte grec du *Viatique du voyageur* (ἐφόδια τοῦ ἀποδημοῦντος) d'Ibn al-Ġazzār**

Malgré son succès en arabe et dans les autres langues dans lesquelles le *Viatique du voyageur* a été traduit très tôt (en latin par Constantin l'Africain, en grec par Constantin de Reggio *prōtasêkrētis* et en hébreu par trois traducteurs différents), la tradition manuscrite de ce manuel médical en sept livres composé par Ibn al-Ġazzār, médecin de Kairouan (Tunisie) du X<sup>e</sup> siècle de notre ère, n'a pas fait l'objet jusqu'à présent d'un travail de fond dans aucune des quatre langues. Édité seulement partiellement en arabe et en hébreu, il est totalement dépourvu d'édition critique pour ses versions grecque et latine. L'article se propose donc de faire un point historiographique sur les différentes traditions linguistiques du texte, avant de se pencher sur la tradition du texte grec en particulier et ses enjeux. On peut en effet, à l'aide d'un examen attentif des témoins manuscrits, formuler des hypothèses sur l'origine et l'auteur de la traduction et étudier la structure du traité, à l'aide d'une analyse de deux introductions en tête du traité et des pinax, en tenant compte pour ce faire de l'inclusion d'une collection d'opuscules médicaux qui sont souvent transmis avec le *Viatique du voyageur* dans les manuscrits.

Viatique du voyageur ; Ibn al-Ġazzār ; histoire des textes ; histoire de la médecine ; histoire des manuscrits ; tradition manuscrite ; philologie

DOI 10.1484/J.RHT.5.112808

Thibault Miguet, Savoirs et pratiques du Moyen Age au XIXe siècle

Premiers jalons pour une étude complète de l'histoire du texte grec du *Viatique du voyageur* (ἐφόδια τοῦ ἀποδημοῦντος) d'Ibn al-Ġazzār<sup>1</sup>

1. Présentation et tradition arabe

Le *Viatique* (ou *Provisions*) *du voyageur* (en arabe *Zād al-musāfir*, زاد المسافر) est un ouvrage majeur pour l'histoire de la médecine, et en particulier pour l'histoire de la transmission des savoirs médicaux arabes en Occident. Il est dû à Ibn al-Ġazzār (898-980 environ)<sup>2</sup>, célèbre médecin de Kairouan et élève d'Isaac Israeli (Ishāq ibn Sulaymān al-Isrā'īlī, environ 855-955), philosophe, médecin et figure importante de la communauté juive de Kairouan. Ibn al-Ġazzār doit sa célébrité avant tout au *Viatique du voyageur*, manuel médical dont la destinée a été singulière aussi bien dans le monde arabe qu'en Occident. Dans son recueil de biographies de médecins arabes (*Kitāb 'Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, littéralement *Sources des chroniques sur les générations de médecins*), le médecin et historien du XIII<sup>e</sup> siècle Ibn Abi Uṣaybi'a (1203-1270) cite des vers que Kušāġim (un poète peut-être contemporain d'Ibn al-Ġazzār) a consacrés au médecin kairouanais, dans lesquels il célèbre le traité<sup>3</sup>.

Bien plus tard, dans son histoire des médecins et naturalistes arabes parue en 1840, l'orientaliste allemand Ferdinand Wüstenfeld (1808-1899) consacre à la vie et aux œuvres de celui qu'il nomme Abu Dschafer Ahmed Ben Ibrahim Ben Abu Chālid Ibn el-Dschezzār une courte notice : la plupart de ses traités sont médicaux mais on trouve aussi des ouvrages de contenu historique et philosophique<sup>4</sup>. Le *Viatique du voyageur*, mentionné en premier, est signalé par lui dans trois manus-

<sup>1</sup> Je tiens à remercier ici tout particulièrement ma directrice de thèse Brigitte Mondrain, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études (EPHE), pour son attention portée à mon travail, ses remarques toujours fructueuses et bienveillantes et son acribie dans la relecture de cet article. Je suis également reconnaissant à Julien Dufour, maître de conférences à l'université de Strasbourg, pour ses remarques fécondes sur des questions lexicales en arabe, ainsi qu'à Danielle Jacquart, directeur d'études émérite à l'EPHE, pour son aide précieuse sur la tradition latine. Enfin, ma gratitude va à mes collègues de la section grecque et de l'Orient chrétien de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (IRHT), avec lesquels j'ai la chance et le privilège de travailler au quotidien, et en particulier à Marie Cronier, pour son écoute, ses conseils et sa connaissance des manuscrits de contenu médical et pharmaceutique.

<sup>2</sup> Sur l'histoire de la vie d'Ibn al-Ġazzār, on pourra consulter sa « vie » par Ibn Abi Uṣaybi'a dans '*Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*' (N. RIDĀ, '*Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*', Beyrouth, 1965, p. 380-381) ; cette vie a été traduite par Gustave Dugat, dans G. DUGAT, *Études sur le traité de médecine d'Abou Djafar Ahmad intitulé زاد المسافر - Zād al-Moçāfir, 'La Provision du voyageur'*, in *Journal Asiatique*, 5<sup>e</sup> sér. t. I, Paris, avril-mai 1853, p. 289-353, ici p. 295-305 ; également R. JĀZĪ, *Millénaire d'Ibn al-Jazzar, pharmacien maghrébin, médecin des pauvres et des déshérités*, in *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. XXXIII, 268, Paris, 1986, p. 5-12.

<sup>3</sup> « Abou Djafar, tu as perpétué, vivant ou mort, des qualités glorieuses, élevées sur le dos du temps. / J'ai vu chez nous une foule (de personnes) examinant et connaissant le *Zād al-Moçāfir*. / Je suis certain que si Abou Djafar eût vécu au moment (de la renommée de son livre), il serait devenu, parmi les noms les plus célèbres, une perfection. / D'Ahmad je louerai les actions dont les promesses sont grandes aux yeux des (hommes) généreux ». Traduction par G. DUGAT, *Études sur le traité...*, cit. n. 2, ici p. 304.

<sup>4</sup> F. WÜSTENFELD, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*, Göttingen, 1840, p. 60-61 ; on notera un traité sur l'âme et la mention des divergences d'opinions la concernant (*Risāla fī al-naḥs wa-fī ḍikr 'ih-tilāf al-'awā'il fīhā*) et un traité de la vérité de l'histoire (*Kitāb al-ta'rīf bi-ṣaḥīḥ al-ta'rīḥ*), qui est en fait un compendium historique composé de biographies de contemporains de l'auteur (les titres arabes sont tirés d'Ibn Abi Uṣaybi'a, source principale de Wüstenfeld, qui les cite en latin).

crits arabes (*Oxford, Bodleian Library, Huntington 302*<sup>5</sup>, *Dresden, Sächsische Landesbibliothek, 209*<sup>6</sup> et *Escorial, Real Bibliotheca, 852*<sup>7</sup>). Les traditions grecque et latine sont mentionnées mais aucune précision n'est donnée sur le nombre de témoins manuscrits.

Après lui, Charles Daremberg (1817-1872), célèbre professeur et historien de la médecine français du XIX<sup>e</sup> siècle, reprend dans une étude fondatrice sur le *Viatique du voyageur* en 1851 les données de Wüstenfeld en les développant<sup>8</sup>. Il fait notamment remarquer que le manuscrit de l'Escorial, *Escorial, Real Bibliotheca, 852*, considéré par Wüstenfeld comme témoin arabe du *Viatique*, ne contient pas ce traité mais un autre traité médical, celui-ci à destination des pauvres. Effectivement, les informations que donne le catalogue de Michel Casiri (le titre, l'incipit et le desinit) confirment la remarque de Daremberg. Cependant ce dernier, qui reprend la transcription de Casiri, lit le nom de l'auteur comme « Ahmed ben Ibrahim, *uulgo* Ebn Alhozar Alcaruni », et en fait donc le médecin de Séville Ibn Zuhr (qui porte comme nom, mais en Occident seulement, « Avenzoar »). On lit en effet dans Casiri « Ibn al-Ḥozār » (ابن الحزان). Daremberg signale, mais en note, « qu'en rétablissant un point diacritique qui manque dans le texte, on pourrait lire Ibn-Aldjazzar, qui était le surnom d'Abu Djafar ; mais, de quelque façon qu'on lise, on ne voit pas figurer, dans le titre du manuscrit de l'Escorial, les mots Abou Djafar, qui sont donnés par les manuscrits arabes et grecs »<sup>9</sup> : en effet, la lettre arabe « ح » (*h*) devient, en ajoutant dessous un point diacritique, la lettre « ج » (*ğ*) : ainsi, si le copiste n'a pas noté tous les points diacritiques ou si le catalogueur les a omis, la confusion pourrait bien être possible. Mais Daremberg ne retient pas cette hypothèse, et affirme qu'il s'agit d'un autre auteur. Or, des éléments nous incitent à penser qu'il s'agit bien d'Ibn al-Ğazzār : d'abord, Aḥmad bin Ibrahīm était bien le prénom d'Ibn al-Ğazzār, et on le trouve dans le texte arabe. Ce prénom n'était cependant pas celui d'Ibn Zuhr, qui était 'Abd al-Malik Abū Marwān. Enfin, le titre de l'ouvrage donné par Casiri, les *Provisions du voyageur à destination des pauvres et des nécessiteux* (*Zād al-musāfir fī 'ilāğ al-fuqarā' wa-al-masākīn*, زاد المسافر في علاج الفقراء والمساکين) est tout à fait proche de celui d'un autre traité d'Ibn al-Ğazzār, la *Médecine pour les pauvres et les nécessiteux* (*Tibb al-fuqarā' wa-al-masākīn*, طب الفقراء والمساکين), souvent confondu avec le *Viatique*. La *Médecine pour les pauvres*, composée par Ibn al-Ğazzār postérieurement au *Viatique*, contient une introduction dans laquelle l'auteur mentionne à plusieurs reprises le *Viatique* et justifie la composition d'un nouveau traité : en effet, le *Viatique* est destiné à des gens qui ont les moyens de se procurer les ingrédients nécessaires pour composer les remèdes ; mais qu'en est-il des pauvres? Ainsi est-il amené à composer un nouvel ouvrage à cet effet. Ces éléments

<sup>5</sup> Voir J. URI, *Bibliotheca Bodleianæ codicum manuscriptorum orientalium ... catalogus*, t. I, Typographeum Clarendonianum, Oxford, 1787. Le catalogue, classé par contenu et format, le mentionne sous la cote « cod. 559 » : c'est la cote ancienne, utilisée par Wüstenfeld et Daremberg. La cote actuelle « Huntington 302 » (du nom du collectionneur Robert Huntington (1637-1701)) est déjà présente dans Uri, mais à la fin de la notice. Pour un catalogue récent de ce fonds, voir E. SAVAGE-SMITH, *A New Catalogue of Arabic Manuscripts in the Bodleian Library, University of Oxford*, t. I. *Medicine*, Oxford, 2011, ici p. 190-193 (n° 49).

<sup>6</sup> Voir H. O. FLEISCHER, *Catalogus manuscriptorum orientalium bibliothecæ regię Dresdensis*, Fredericus Christianus Guilielmus Vogel, Leipzig, 1831, ici p. 31-32.

<sup>7</sup> Voir M. CASIRI, *Bibliotheca arabico-hispana Escorialensis siue librorum omnium ... recensio et explanatio*, t. I, Antonius Perez de Soto, Matriti, 1760, ici p. 290.

<sup>8</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage qui a pour titre Zad el-Mouçafir, en arabe, Ephodes, en grec, Viatique, en latin, et qui est attribué, dans les textes arabes et grecs, à Abou Djafar et, dans le texte latin, à Constantin*, in *Archives des missions littéraires et scientifiques*, Paris, 1851, p. 490-527 (repris dans *Notices et extraits des manuscrits médicaux grecs, latins et français des principales bibliothèques d'Europe. Première partie. Manuscrits grecs d'Angleterre*, Paris, 1853, p. 64-100. C'est cette version que j'utilise et cite).

<sup>9</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8, p. 64, n. 3.

nous incitent donc à exclure (comme l'ont fait les chercheurs après Daremberg) le manuscrit de l'Escorial de la liste des témoins du *Viatique du voyageur*, mais sur des bases différentes de celles de Daremberg. Ce dernier, dans son étude, fait également mention du manuscrit d'Oxford, l'*Oxford, Bodleian Library, Huntington* 302, déjà présent chez Wüstenfeld. Il cite en outre un manuscrit que Wüstenfeld avait associé, dans sa liste, à ce qu'il pensait être une autre œuvre d'Ibn al-Ğazzār : il s'agit du traité mentionné par Wüstenfeld sous le titre *De curanda tussi, de tollendo renis et uestica calculo et de morbo splenis sanando*, et présent dans le manuscrit *Oxford, Bodleian Library, Marsh* 215<sup>10</sup>. Daremberg affirme qu'il s'agit en fait, sur 44 folios, de trois extraits du *Viatique du voyageur*. Emily Savage-Smith, dans son catalogue récent, en fait au contraire trois traités à part entière, transmis uniquement dans ce manuscrit et dont on ne trouve nulle autre trace dans les listes médiévales des œuvres d'Ibn al-Ğazzār<sup>11</sup>. Dans un dernier temps, Daremberg se penche en particulier sur le manuscrit de Dresde déjà cité par Wüstenfeld (*Sächsische Landesbibliothek*, 209, daté de 1680), dont il donne une description.

En outre, Daremberg s'adjoint dans son étude l'aide d'un orientaliste, Gustave Dugat, pour éditer, sur la base du manuscrit de Dresde, quelques extraits des chapitres 1, 10, 12, 16 du livre 1 et 2 du livre 7 du *Viatique arabe*. G. Dugat a consacré pour sa part un article au *Viatique* dans le *Journal Asiatique* de 1853<sup>12</sup>. Dans cet article, il donne la biographie d'Ibn al-Ğazzār due à Ibn Abi Uşaybi'a, offre la traduction française des chapitre 20 du livre 1 (sur l'amour) et 13 du livre 7 (sur l'hydrophobie) du *Viatique*, dresse la liste des auteurs qui sont cités le plus souvent dans le traité et présente la liste des chapitres.

Soixante ans plus tard, en 1911, Ernst Seidel édite un folio détaché d'un manuscrit arabe, folio conservé dans les papyri Schott-Reinhardt d'Heidelberg (*Heidelb. III. P. S. R.*, 709). Malheureusement, le texte conservé correspond seulement à un extrait de la longue dédicace à un prince (peut-être le quatrième calife fatimide al-Mu'izz li-Dīn Allāh) qui précède le texte du *Viatique* dans les manuscrits arabes<sup>13</sup>.

Puis, soixante ans plus tard à nouveau, en 1970, paraissent *Die Medizin in Islam* de Manfred Ullmann et le volume consacré à la médecine dans l'*Histoire de la littérature arabe* de Fuat Sezgin<sup>14</sup>. Ces deux ouvrages offrent une notice fournie sur l'auteur et ses œuvres, sur les traductions grecque, latine et hébraïque du *Viatique*, ainsi qu'une liste des manuscrits arabes connus : cinq sont répertoriés par Ullmann (six en comptant un manuscrit judéo-arabe, c'est-à-dire qu'il contient le texte arabe mais est copié en caractères hébreux<sup>15</sup>), et douze par Sezgin (les mêmes avec sept témoins supplémentaires mais sans le manuscrit judéo-arabe).

<sup>10</sup> Le catalogue de J. URI (*cit. n. 5*) le mentionne sous la cote « cod. 579 » : c'est la cote ancienne, utilisée par Wüstenfeld. La cote actuelle « Marsh 215 » (du nom du collectionneur et primat d'Irlande Narcissus Marsh (1638-1713)) est déjà présente dans le catalogue d'Uri, mais à la fin de la notice ; voir E. SAVAGE-SMITH, *A New Catalogue of Arabic Manuscripts in the Bodleian Library*, *cit. n. 5*, ici p. 539-544 (n° 145, 146 et 147).

<sup>11</sup> Voir E. SAVAGE-SMITH, *A New Catalogue of Arabic Manuscripts in the Bodleian Library*, *cit. n. 5*, ici p. 539-544 (n° 145, 146 et 147).

<sup>12</sup> G. DUGAT, *Etudes sur le traité...*, *cit. n. 2*.

<sup>13</sup> E. SEIDEL, *Medizinisches aus den Heidelberger Papyri Schott-Reinhardt*, in *Der Islam*, 2, 1911, p. 220-231.

<sup>14</sup> M. ULLMANN, *Die Medizin in Islam* (Handbuch der Orientalistik), vol. VI. 1, Leiden, 1970, en particulier les p. 147-149 et F. SEZGIN, *Geschichte der arabischen Schrifttums*, t. III. *Medizin, Pharmazie, Zoologie, Tierheilkunde bis ca. 430 H.*, Leiden, 1970, en particulier les p. 304-307.

<sup>15</sup> Il s'agit du *Berlin, Staatsbibliothek*, 252 (*Qu. 683*).

Deux manuscrits arabes du *Viatique* ont fait l'objet d'une publication en fac-similé, sous la direction de Fuat Sezgin en 1996, avec une introduction<sup>16</sup> : le volume 1 reproduit un manuscrit maintenant conservé à Izmir, le *Izmir, Milli 50/470* (26636) (considéré par l'éditeur comme le meilleur manuscrit) et le second, le manuscrit de Dresde, le *Dresden, Sächsische Landesbibliothek*, 209 (considéré par lui comme un bon manuscrit également).

La première édition complète du *Viatique du voyageur* a été établie en 1999 sous la direction d'un groupe de chercheurs tunisiens<sup>17</sup> : elle repose sur un seul manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de France, le *Paris, BNF, ar. 2884*. Ce livre est une copie datée de 1852-1853 de la main de G. Dugat et effectuée sur le manuscrit de Dresde : ce dernier avait été prêté pour examen à Ch. Daremberg par le royaume de Saxe par l'intermédiaire du ministère de l'Instruction publique français, et G. Dugat avait été chargé d'en faire une copie<sup>18</sup>. Outre ce manuscrit, les auteurs décrivent brièvement et prennent en compte pour l'établissement du texte cinq autres témoins (déjà présents dans Sezgin) et en mentionnent douze autres sur la base d'un article de Sleïm 'Ammār<sup>19</sup>, qui n'indique pas ses sources. Parmi eux, on retrouve des manuscrits présents chez Sezgin, mais aussi d'autres nouveaux, dont il est cependant difficile, à cause du peu d'informations qui sont données, de savoir ce qu'ils contiennent.

Trois autres éditions du texte arabe, partielles cette fois, ont été entreprises par Gerrit Bos dans les vingt dernières années, et s'attachent aux livres 6 et 7<sup>20</sup>. G. Bos fait reposer son édition intégrale du livre 6, parue en 1997, sur quatre témoins : les *Oxford, Bodleian Library, Huntington 302* (=O), *Berlin, Staatsbibliothek, 252 (Qu. 683)* (= B), *Teheran, Malik 4486* (= T) et *Dresden, Sächsische Landesbibliothek, 209* (= D) : le manuscrit d'Oxford est le plus ancien témoin arabe du *Viatique*, puisqu'il est daté de 1337 ; le manuscrit de Berlin est un manuscrit judéo-arabe. G. Bos mentionne en tout quatorze manuscrits. Sur ces quatorze témoins, douze sont déjà cités par Sezgin, mais pour deux d'entre eux, Bos affirme qu'ils ne contiennent pas le *Viatique* : il s'agit des manuscrits *Dublin, Chester Beatty 5224* et *Cleveland, Army Med. Libr. 92/2* qui offrent, comme c'était déjà le cas pour le manuscrit *Escorial, Real Biblioteca, 852*, la *Médecine pour les pauvres et les nécessiteux*<sup>21</sup>. D'autre part il ajoute à sa liste deux manuscrits, le *Berlin, Staatsbibliothek, 252 (Qu. 683)* et le *London, Wellcome Library, A 463* (ce dernier ne contient que les chapitres 1-18 du livre 1).

Dans l'édition des chapitres 1 à 6 du livre 7 parue en 2000, il recourt pour l'établissement du texte à un témoin supplémentaire, déjà cité en 1997, le *Izmir, Milli 50/470* (26636) (=I), qui lui avait été inaccessible pour l'édition de 1997. Il mentionne en tout onze témoins (le manuscrit *Tarīm, Ḥadramaut, Aḥqāf-Library 2463* présent dans l'édition de 1997 est absent).

<sup>16</sup> F. SEZGIN (éd.), *Provisions for the traveller, and sustenance for the resident*, 2 vol., Frankfurt, 1996.

<sup>17</sup> M. SUWAYSĪ *et al.*, *Zād al-mūsāfir wa-qūt al-ḥādir*, 2 vol., Bayt al-Ḥikma, Tunis, 1999 ; cette édition fait suite à une première édition des livres 1 à 3 seulement, par les mêmes auteurs, en 1986. Sur les manuscrits mentionnés et pris en compte pour l'établissement du texte, on consultera, en arabe, les p. 36-37.

<sup>18</sup> Le *Paris, BNF, ar. 2884* a d'abord porté le numéro 4863 de la collection orientale de la bibliothèque impériale, voir G. DUGAT, *Études sur le traité...*, cit. n. 2, ici p. 293, n. 1. Dugat note en outre, élément d'intérêt, que le manuscrit de Dresde avait lui-même un temps fait partie des collections de la bibliothèque impériale de Paris.

<sup>19</sup> S. 'AMMĀR, *Ibn al-Jazzar et l'école médicale de Kairouan*, Sousse, 1994, en particulier p. 64-72.

<sup>20</sup> G. BOS, *Ibn al-Jazzār on Sexual Diseases and Their Treatment*, London, 1997 (livre 6) ; *Ibn al-Jazzār on Fevers*, London, 2000 (livre 7, chapitres 1-6) ; enfin *Ibn al-Jazzār's Zād al-musāfir wa-qūt al-ḥādir, Provisions for the Traveller and Nourishment for the Sedentary*, Leiden, 2015 (livre 7, chapitres 7-30).

<sup>21</sup> G. BOS, *Ibn al-Jazzār on Sexual Diseases and Their Treatment*, cit. n. 20, ici p. 14-15 ; *Ibn al-Jazzār on Fevers*, cit. n. 20, ici p. 4, n. 12.

Enfin, dans son édition de 2015, il recourt aux cinq mêmes manuscrits (BIOTD) pour l'établissement du texte, et mentionne en tout treize témoins : le *Tarīm*, *Ḥadramaut*, *Aḥqāf-Library* 2463 réapparaît, et il ajoute un manuscrit supplémentaire, le *London, Sassoon* 616 (*BL Or.* 14059), judéo-arabe également ; mais ce témoin fragmentaire n'est pas retenu par lui pour l'établissement du texte.

Ce nombre de treize témoins a cependant toutes les chances d'être susceptible d'une réévaluation. En effet, il doit exister dans les bibliothèques du monde arabe — dont les fonds sont souvent encore mal décrits — plus de treize témoins pour ce traité célèbre.

## 2. Les traductions

### A. La traduction latine

Le *Viatique du voyageur* a été traduit très tôt en latin, en grec et en hébreu — ce qui est en soi exceptionnel — et chacune de ces traductions a elle-même connu une destinée singulière. Le *Viatique* a tout d'abord été traduit en latin par Constantin l'Africain. Ce dernier, originaire de Carthage, puis actif ensuite au Mont-Cassin à partir de la fin des années 1070 est considéré comme l'un des pères fondateurs de la médecine occidentale médiévale : il a en effet introduit en Occident, par le biais de ses traductions en latin, des traités médicaux fondamentaux, arabes pour la plupart. Parmi eux, on peut citer la *Somme de l'art médical* (*Kāmil al-ṣinā'a al-ṭibbiyya*) ou *Livre royal* (*Kitāb al-malakī*) d'al-Mağūsī, dont la version latine est connue sous le titre de *Pantegni*. Sa traduction du *Viatique* est devenue rapidement célèbre puisqu'on peut la lire dans un grand nombre de témoins manuscrits. Mary Wack, dans son ouvrage sur le *Viaticum* de Constantin où elle édite le chapitre 20 du livre 1 (sur l'amour) avec les commentaires de Gérard de Berry, Giles, Petrus Hispanus et Bona Fortuna, recense cent-vingt-trois manuscrits du *Viaticum* antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle et base son édition sur trente-cinq témoins<sup>22</sup>. C'est un nombre considérable mais qui ne surprend pas quand on sait que le *Viaticum* faisait, dès 1270, partie des lectures obligatoires dans le cursus médical de l'Université de Paris (et peut-être également, selon l'hypothèse de Mary Wack, celle d'Oxford)<sup>23</sup>.

Le *Viaticum* est en fait une version abrégée de l'arabe puisque Constantin, s'il garde le nombre de sept livres de la version arabe ainsi que la plupart des chapitres dans les livres, omet un certain nombre de remèdes. De même, l'auteur écrit dans un style très condensé, énumératif et assez peu pédagogique qui ne retient de l'ouvrage qu'il traduit que le nécessaire, alors que l'ouvrage arabe et la version grecque (qui est d'une extension équivalente au texte arabe) prennent le temps d'expliquer et d'expliciter. Par exemple, dans le chapitre 2 du livre 2, sur le leucome (en grec : *περὶ λευκώματος τοῦ συμβαίνοντος ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς*, en latin : *de albugine siue pannis in oculis*), on observe que le latin omet souvent les titres des remèdes avec la mention des auteurs d'où ils sont tirés, parfois les modalités d'administration et même certaines recettes. Par conséquent, la version latine est sensiblement plus courte. Pour l'illustrer à présent avec quelques chiffres, on pourrait prendre l'exemple d'un manuscrit latin contenant plusieurs traités médicaux d'usage, le *London, BL, Harley MS* 3140 (attribué au tout début du XIV<sup>e</sup> siècle). Il s'agit d'un volume de parchemin de dimensions assez importantes puisqu'il mesure 318 x 215 mm ; la surface écrite n'est cependant que de 185 x 105-110 mm, et le texte est copié sur quarante-et-une lignes à la page dans une écriture gothique de volume moyen. Il présente plusieurs textes de l'*Articella* (l'*Isagoge* de Iohannitius, des traités d'Hippocrate et de Galien, des traités sur les urines et les fièvres d'Isaac Israeli), et en particulier le *Viaticum* sur les f. 196r-254v — extension bien inférieure à celui de la version grecque, qui est de l'ordre du sextuple. En effet, si l'on compare ce manuscrit avec un manuscrit grec du *Viatique*, le *Parisinus gr.* 2312, volume de papier de dimensions plus petites (234 x 156 mm) mais doté d'une surface écrite similaire (170 x 106 mm), on note que le *Viatique* se lit sur les f. 1r-392v ;

<sup>22</sup> Voir M. F. WACK, *Lovesickness in the Middle Ages. The Viaticum and its Commentaries*, Philadelphia, 1990, ici p. 180.

<sup>23</sup> Voir M. F. WACK, *Lovesickness in the Middle Ages...*, cit. n. 22, ici p. 48 et H. DENIFLE, É. CHÂTELAIN, *Chartularium universitatis Parisiensis*, t. I, Parisiis, 1889, p. 517 (n° 453).

certes, la langue est différente, l'écriture a un plus gros module, et il est copié cette fois à 27 lignes à la page. Mais la différence de longueur demeure significative.

Dans le manuscrit latin, l'ouvrage est présenté dans le titre comme « traduit en latin par Constantin » ([*Incipit liber viatici*] a Constantino in latinam linguam translati), mais le nom de son auteur arabe n'est pas donné<sup>24</sup>. D'autre part, dans la courte préface qui, en latin, s'intercale entre le titre et le début de l'ouvrage dans tous les manuscrits, Constantin n'aborde pas la question même de la traduction. Ainsi, il y a d'emblée une certaine forme d'ambiguïté sur la nature de l'œuvre : s'agit-il d'une traduction, comme l'indique le titre? Ou d'un ouvrage composé par Constantin? L'examen du texte atteste qu'il n'y a pas de doute que l'ouvrage est une traduction : la comparaison avec la structure de la version arabe du *Viaticum* montre en effet que la version latine est issue de l'arabe. Néanmoins Constantin a opéré un travail de réduction et de simplification, et n'a gardé de l'ouvrage qu'il traduisait que ce qu'il jugeait nécessaire (on sait que c'est une habitude de Constantin dans ses autres traductions, qu'il met également sous son propre nom). Ainsi le *Pantegni* est-il lui-même une paraphrase abrégée de l'ouvrage d'al-Mağūsī<sup>25</sup>.

Le nombre important de témoins manuscrits du *Viaticum* nous incite à supposer qu'il a également fait l'objet d'éditions imprimées à la Renaissance. Quelles sont-elles? La première édition des œuvres complètes de Constantin l'Africain paraît en 1536 à Bâle. Le *Viaticum* figure en première place dans le livre (sur les p. 1-167) et a pour titre *De morborum cognitione et curatione*<sup>26</sup>. Le traité et sa structure sont les mêmes, mais la courte préface de Constantin a disparu.

Cependant, il est permis de trouver le texte du *Viaticum* dans des éditions plus anciennes, mais qui ne sont pas des éditions des œuvres de Constantin l'Africain. L'édition la plus ancienne du *Viaticum* généralement signalée dans les études sur Constantin<sup>27</sup> est celle qui a paru en 1515 à Lyon dans les œuvres médicales complètes d'Isaac<sup>28</sup>. La question d'Isaac Israeli est complexe : en effet, il fut le maître d'Ibn al-Ğazzār à Kairouan et il arrive par conséquent que le *Viaticum* lui soit attribué : c'est le cas dans les manuscrits hébreux, mais jamais à ma connaissance dans les manuscrits latins ou arabes ; quant aux manuscrits grecs, cela se produit seulement à époque plus tardive ou dans un manuscrit médical de miscellanées, le *Scorialensis* *ω. I. 8* (attribuable à la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle), qui regroupe pour les affections d'une même partie du corps des remèdes de plusieurs auteurs. Le *Viaticum* de l'édition de 1515 figure dans la deuxième partie du volume aux f. 144r-171r, et est suivi d'une table des matières au f. 171r-v. Le traité est explicitement attribué à la fois dans le sommaire du livre et dans le corps du texte à Isaac, mais la traduction est bien celle de Constantin. On lit en effet dans le titre qui précède immédiatement le début du *Viaticum* : *Viaticum Ysaac in septem partitum libros quod Constantinus aphyricanus montis cassianensis monachus latinum fecit (ut pleraque alia ipsius opera) sibi que id arrogare non erubuit*. On voit ici que la mention du nom seul de Constantin dans l'introduction au *Viaticum* est sévèrement jugée comme appropriation par l'éditeur Andrea Turini.

<sup>24</sup> Dans un autre manuscrit, le *Paris, BNF, lat. 16176*, attribué cette fois au XIII<sup>e</sup> siècle, le traité commence avec la préface de Constantin, sans titre (à l'exception d'un titre courant « Viaticum » dans la marge supérieure des folios), ce qui brouille encore l'attribution du traité.

<sup>25</sup> Voir E. MONTERO CARTELLE, *Encuentro de culturas en Salerno : Constantino el Africano, traductor*, in J. HAMESSE, M. FATTORI (éd.), *Rencontres de cultures dans la philosophie médiévale*, Louvain-La-Neuve-Casino, 1990, p. 65-88, ici p. 76-79.

<sup>26</sup> CONSTANTIN L'AFRICAIN, *Constantini Africani ... posthabendi opera*, Henricus Petrus, Basileæ, 1536.

<sup>27</sup> Citons ici V. VON FALKHAUSEN, *Costantino Africano*, in A. M. GHISALBERTI, M. CARVALE (éd.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, 1984, p. 320-324, ici p. 323 ; E. MONTERO CARTELLE, *Encuentro de culturas en Salerno*, cit. n. 25, ici p. 68, n. 11 ; M. H. GREEN, *Constantine the African*, in T. F. GLICK et al., *Medieval Science, Technology and Medicine. An Encyclopedia*, New York, 2005, p. 145-146, ici p. 146.

<sup>28</sup> I. AL-ISRA'ĪLĪ, *Omnia opera Ysaac*, Andrea Turini (éd.), Bartholomeus Trot, Lugduni, 1515.



Mais il est permis de remonter encore plus haut dans le temps que 1515 : en effet a paru en 1510 à Lyon une édition des œuvres de Rhazès (al-Rāzī), autre médecin célèbre de langue arabe. La page de titre indique : *Opera parua Abubetri filii Zacharie filii Arasi que in hoc paruo uolumine continentur*. Suit une liste de traités, dont la fin se lit ainsi : *Liber diuisionum cum nouem capitulis in fine additis et ab aliis impressoribus semper obmissis : quibus operibus additus est Constantini Monachi Viaticus (sic)*<sup>29</sup>. On remarque tout d'abord qu'à la suite des traités de Rhazès dans la table des matières a été « ajouté » (*additus est*) le *Viaticum*. Ainsi, nous sommes confrontés cette fois à un autre cas de transmission du texte dans l'édition imprimée : le *Viaticum* est bien mis sous le nom de Constantin (contrairement à l'édition de 1515) et, si on le trouve dans un volume imprimé des œuvres du célèbre médecin persan, c'est bien sous le nom du moine du Mont-Cassin. En vérité, un examen attentif du volume dévoile que cette édition se compose de deux parties, séparées physiquement dans le livre : une première partie regroupe les *Opera parua* de Rhazès, comme l'indique la page de titre. On trouve, au f. 284v de l'édition, à la fin du traité *De sectionibus et cauteriis et uentosis Rasis*, un colophon de l'éditeur qui donne la date du 13 mai 1511. Ainsi, il semble y avoir une interruption dans le livre. Puis, la page suivante consiste en une page comportant seulement, en son milieu les deux titres des œuvres qui suivent dans le volume : *Diuisiones Rasis filii Zacharie* et *Viaticum Constantini Monachi*. Le folio suivant, numéroté 2, présente effectivement le début du *Liber diuisionum* de Rhazès, lui-même composé de deux parties distinctes : la première va jusqu'au f. 67r, et présente la *Practica* du *Liber diuisionum* : elle est suivie d'un index (f. 67v-68v) ; puis à partir du f. 69r on trouve la partie *Antidotarium* du même ouvrage, qui se poursuit jusqu'au f. 88v et comporte également un index sur ce même verso. Suivent ensuite quatre folios non numérotés qui contiennent, comme l'indique leur titre (et la page de titre de l'édition), neuf chapitres inédits du *Liber diuisionum*. Enfin, au folio suivant, numéroté de nouveau 1, commence le *Viaticum* de Constantin, qui porte le titre : *Breuiarium Constantini dictum Viaticum*. Le traité se poursuit jusqu'à la fin du volume, au f. 102v, et est suivi d'un index copié sur des folios non numérotés. Au f. 102v, après la fin du *Viaticum*, on trouve un deuxième colophon de l'éditeur, daté du 8 novembre 1510.

La mise en page du texte nous incite donc à penser que le *Liber diuisionum* et le *Viaticum* sont chacun deux appendices (mais regroupés dans une même section, comme le montre la page présentant le titre des deux traités au milieu du volume) à l'édition des *Opera parua*. En effet, on trouve certes une nouvelle foliotation pour chacun des deux traités, mais ils sont tous deux mentionnés dans la page de titre au début du volume, ce qui semble donc bien les intégrer à ce dernier<sup>30</sup>. Il vaut également la peine de noter que la partie principale du volume, les *Opera parua*, porte un colophon de six mois postérieur au colophon de la deuxième partie, qui contient le *Viaticum*. D'autres volumes de cette édition imprimée consultés ne présentent que la première partie qui s'arrête au niveau du colophon du 13 mai 1511, bien que la page de titre au début du livre mentionne aussi le *Liber diuisionum* et le *Viaticum* : cela incite donc à penser que le volume a pu, dans un état peut-être postérieur, circuler sans son appendice. La place à part qui semble être attribuée au *Liber diuisionum* par rapport aux autres œuvres de Rhazès dans l'édition de Lyon pose question : en effet, que le *Viaticum* ait été ajouté en appendice aux œuvres de Rhazès, séparé du reste du volume, est compréhensible : nous avons vu que le traité était explicitement attribué à Constantin, ce qui le met d'emblée à part du reste du livre. Cependant, le *Liber diuisionum* jouit-il d'un statut particulier dans les éditions imprimées anciennes de Rhazès d'une part, et dans les manuscrits d'autre part ? La réponse ne semble pas devoir être tranchée : Danielle Jacquart, dans un article sur la traduction latine

<sup>29</sup> Le *Liber diuisionum* est une traduction par Gérard de Crémone du traité *Kitāb al-taqṣīm wa-al-taṣṣīr* (*Livre du classement et de l'arborescence*) (ou *Kitāb taqṣīm al-'ilāl*, *Livre du classement des maladies*) de Rāzī ; voir F. SEZGIN, *Geschichte der arabischen Schrifttums*, cit. n. 14, ici p. 284.

<sup>30</sup> Mary Wack, dans M. F. WACK, *Lovesickness in the Middle-Ages...*, cit. n. 22, ici p. 179 distingue quant à elle une première édition de 1510 à Lyon portant sur les *Divisiones* de Rhazès, et une seconde de 1511 à Lyon contenant les *Opera Parua* du même auteur. En revanche, je ne crois pas qu'on puisse affirmer, comme elle semble le faire, que le *Viaticum* est présent à la fois dans la première et la seconde.

du *Kitāb al-Mansūrī* de Rhazès, a analysé la dizaine de manuscrits de cet auteur présents dans le fonds latin de la Bibliothèque Nationale de France<sup>31</sup>. Dans la description du contenu qu'elle fait du *Paris, BNF, lat. 6906* (attribuable à la toute fin du XII<sup>e</sup> siècle ou au tout début du XIII<sup>e</sup>), elle souligne que le volume se divise en deux parties : la première contient le *Liber ad Almansorem*, et la seconde, plus tardive, contient le *Liber diuisionum*, l'*Antidotarius*, le *De doloribus iuncturarum*, la *Practica puerorum* et les *Experimenta*. Ainsi, dans ce volume, le *Liber ad Almansorem* constitue bien une partie à soi seul, mais le *Liber diuisionum* est accompagné de traités qu'on trouve dans la première partie de l'édition de 1510-1511. Dans un deuxième manuscrit qu'elle examine, le *Paris, BNF, lat. 7046* (attribuable quant à lui à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle), qui offre une collection plus complexe, on trouve, après un florilège du *Canon* d'Avicenne, une collection d'œuvres de Rhazès, parmi lesquelles, dans cet ordre, le *Liber ad Almansorem*, le *Liber diuisionum*, le *De doloribus iuncturarum*, la *Practica puerorum*. Ainsi, ici, le *Liber diuisionum* est bien regroupé avec les autres œuvres de Rhazès, et ne semble pas devoir être mis à part, comme c'est le cas dans l'édition de 1510-1511. Dans deux éditions plus anciennes des œuvres de Rhazès datées respectivement de 1481 et 1497<sup>32</sup>, le *Liber diuisionum* se situe à chaque fois à la suite du *Liber ad Almansorem*, ce qui tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle le *Liber diuisionum* n'a pas véritablement de statut à part dans les œuvres du grand médecin persan. Sa place avec le *Viaticum* peut plutôt laisser penser qu'ils ont été regroupés ensemble en raison de leur structure et de leur propos : en effet, il s'agit dans les deux cas de traités *a capite ad calcem*, où les affections sont donc classées de la tête aux pieds.

Cependant, il m'a été permis de repousser d'encore cinq ans la date de la première édition contenant le texte du *Viaticum*. En effet, paraissent en 1505 à Venise les œuvres de Gérard de Solo, comme l'a remarqué Mary Wack<sup>33</sup>. Le dernier traité du livre a pour titre dans la table des matières *Commentum eiusdem [Gerardi de Solo] super viatico cum textu*, mais il s'agit en fait du texte même du *Viaticum* de Constantin l'Africain, comme l'indique le titre du traité qui commence au f. 89r dans l'édition : *Breuiarium Constantini dictum Viaticum cum expositione Gerardi Bututi medici excellentissimi*. Le texte est accompagné du commentaire attribué à Gérard de Solo, médecin montpelliérain du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup> : ce commentaire est en fait celui de Gérard de Berry (en latin Gerardus Bituricensis), médecin parisien du XIII<sup>e</sup> siècle et auteur d'un commentaire sur le *Viaticum*<sup>35</sup>. Le texte du *Viaticum* est présenté en alternance avec le commentaire de Gérard : chaque chapitre du traité est suivi, dans une police d'écriture plus petite, de son commentaire. Ici, l'édition du commentaire de Gérard de Berry a rendu nécessaire, presque indirectement, l'édition du texte support du commentaire, le *Viaticum*, même si l'on voit, par la différence des tailles de l'écriture, que le texte du *Viaticum* semble tout de même bien premier par rapport à son commentaire.

Ces quatre éditions illustrent parfaitement quatre cas différents de transmission du texte du *Viaticum* latin de Constantin l'Africain : une édition du commentaire au *Viaticum*, accompagné *de facto* du texte support au commentaire ; une édition des œuvres de Rhazès, où le *Viaticum*, attribué

<sup>31</sup> D. JACQUART, *Note sur la traduction latine du Kitāb al-Mansūrī de Rhazès*, in *Revue d'histoire des textes*, 24, 1994, p. 359-374, ici p. 359-360.

<sup>32</sup> *Abubecri Rasis Filii Zacharie Liber in decem tractatus ad Almansorem*, Leonardus Pachel et Uldericus Scinzcenceller, Mediolani, 1481 ; *Contenta in hoc uolumine : Liber Rasis ad Almansorem ... Libellus Zoar de cura lapidis*, Octavianus Scotus, Bonetus Locatellus Bergomensis, Venetiæ, 1497.

<sup>33</sup> G. DE SOLO, *Introductorium iuuenum Gerardi de Solo...*, Octavianus Scotus, Venetiæ, 1505 ; voir M. F. WACK, *Lovesickness in the Middle-Ages...*, cit. n. 22, ici p. 179.

<sup>34</sup> Voir A.-S. GUENOUN, *Le médicament chez Gérard de Solo, médecin montpelliérain du XIV<sup>e</sup> siècle*, in *Revue d'histoire de la pharmacie*, t. XLVII, 324, 1999, p. 465-474, ici p. 465-467.

<sup>35</sup> Voir D. JACQUART, F. MICHEAU, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, Paris, 1990 [réimp. 1996], ici p. 156.

explicitement à Constantin, est édité en appendice, avec un autre traité de Rhazès ; une édition des œuvres d'Isaac Israeli, où Isaac est clairement désigné comme auteur du *Viaticum* et Constantin, son simple traducteur, quoique l'éditeur le mentionne comme usurpateur de la paternité du texte ; enfin, une édition des œuvres de Constantin qui présente le *Viaticum* sous un autre titre mais sous le nom de Constantin.

## B. La traduction hébraïque

La tradition de la traduction hébraïque est elle-même encore insuffisamment connue. L'orientaliste allemand Moritz Steinschneider (1816-1907) fut le premier à s'y intéresser de près à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. Il a identifié trois traductions différentes (ce qui est un élément remarquable) et donne pour chacune d'entre elles des informations sur leur contenu ainsi qu'une liste des témoins manuscrits. Les deux premières ont été faites, d'après lui, à partir de la version latine de Constantin, et la troisième, à partir de l'arabe.

La première traduction, datable de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, est due à un traducteur anonyme qui attribue l'œuvre originelle — comme cela est souvent le cas dans les manuscrits hébreux — à Isaac Israeli. Son titre est *Yair Nativ* (en hébreu « illuminant le chemin »).

Une seconde traduction, plus délicate à dater, est due à un certain Abraham ben Isaac. Il s'agit d'une version abrégée du traité attribué ici encore à Isaac Israeli. Quoique le traducteur affirme traduire depuis l'arabe, il semblerait qu'il se soit servi de la traduction latine de Constantin (comme en témoigne l'usage de termes latins dans le texte, au lieu de termes arabes). Il se peut que cette traduction ait été entreprise avant la parution de la troisième traduction, celle de Moïse Ibn Tibbon, à laquelle nous venons à présent.

La troisième enfin, éditée par Gerrit Bos en 2015 pour les chapitres 7 à 30 du livre 7<sup>37</sup>, est la plus importante des versions hébraïques existantes. Elle porte le titre de *Şedat ha-Derakhim* et a été effectuée par Moïse Ibn Tibbon en 1259 : ce dernier a vécu à Marseille et Montpellier et s'illustra comme traducteur d'ouvrages scientifiques arabes, en particulier philosophiques, médicaux, astronomiques et mathématiques ; dans le prologue qui précède sa traduction (présent très souvent dans les manuscrits), il explique que la version latine de Constantin est une version abrégée et altérée du texte arabe, et que par conséquent un nouveau travail de traduction doit être entrepris. Il faut noter ici que le traducteur donne à plusieurs endroits de sa traduction des équivalents de termes techniques arabes (de plantes ou de remèdes) en latin ou en langue romane, la plupart du temps en occitan. Sa traduction atteste de l'importance qu'avait acquise le *Viatique du voyageur* dans les milieux juifs : en effet, Judas ben Samuel ibn Abbas, philosophe du XIII<sup>e</sup> siècle, recommande à ses étudiants dans son traité éducatif *Sefer Yair Nativ* (qui porte le même titre que la première traduction du *Viatique* !) la lecture du *Şedat ha-Derakhim* dans le cadre de leur formation et Moïse Narboni, philosophe, médecin et érudit juif catalan du XIV<sup>e</sup> siècle fait du *Viatique* la source principale de son propre manuel médical, le *Sefer Oraḥ Hayyim* (composé en 1350)<sup>38</sup>.

Jusqu'à Moritz Steinschneider, seule était connue la traduction de Moïse Ibn Tibbon : elle est mentionnée par Ferdinand Wüstenfeld dans le manuscrit du *Viatique* conservé à Oxford, l'*Ox-*

<sup>36</sup> M. STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters und die Juden als Dolmetscher*, Berlin, 1893, p. 703-705.

<sup>37</sup> G. BOS, *Ibn al-Jazzar's Zad al-musafir*, cit. n. 20.

<sup>38</sup> G. BOS, *Ibn al-Jazzar's Zad al-musafir*, cit. n. 20, ici p. 7.

ford, *Bodleian Library*, 2111 (*Pococke* 353)<sup>39</sup>. Par la suite, Daremberg ajoute dans son mémoire quatre autres témoins : deux manuscrits de Parme, le *Parma, Biblioteca Palatina*, 1501 (*Parma* 3041, *De Rossi* 154), copié en 1492, et le *Parma, Biblioteca Palatina*, 1526 (*Parma* 1953, *De Rossi* 1053), attribuable par les filigranes aux années 1400, qui contient des extraits de la traduction complète<sup>40</sup> ; un manuscrit conservé à Turin, le ms. 48 de Peyron (A. II. 28)<sup>41</sup> ; enfin Daremberg mentionne un témoin conservé à la *Biblioteca Medicea Laurenziana* de Florence, le *Laurent. Plut.* 88.37<sup>42</sup>, dont Ernest Renan lui a affirmé qu'il s'agissait bien d'une traduction à partir de l'arabe, même si le titre hébreu peut laisser penser qu'il s'agit d'une traduction depuis le latin<sup>43</sup>. M. Steinschneider, dans son étude de 1893, identifie pour la première traduction six témoins, pour la seconde deux et pour la troisième treize. Parmi eux, on retrouve le manuscrit d'Oxford cité par Wüstenfeld et les quatre autres ajoutés par Daremberg (les deux témoins parmesans, le turinois et le florentin) ; Steinschneider indique en plus deux manuscrits munichois (les *München, Bayerische Staatsbibliothek*, *Cod. hebr.* 19 et 295<sup>44</sup>) et deux turinois (les mss 82 (A. III. 33) et 154 (A. V. 34) de Peyron) — dont nous allons reparler ; quatre autres sont également cités.

Gerrit Bos s'est attaché à la traduction de Moïse Ibn Tibbon parce que c'est la seule qui ait été faite à partir de l'arabe. Il se fonde sur quatre manuscrits : le *Berlin, Staatsbibliothek*, 239 (*Qu.* 835)<sup>45</sup>, les *München, Bayerische Staatsbibliothek, Cod. hebr.* 19 et 295, et l'*Oxford, Bodleian Library*, 2111 (*Pococke* 353). Il mentionne également le *Parma, Biblioteca Palatina*, 1501 (*Parma* 3041, *De Rossi* 154), déjà cité par Daremberg, mais ne le prend pas en compte à cause des erreurs et des omissions qu'il contient.

---

<sup>39</sup> Le catalogue de J. URI (*cit.* n. 5), classé par contenu et format, le mentionne sous la cote « cod. 413 » : c'est la cote ancienne, utilisée par Wüstenfeld et Daremberg. La cote actuelle est celle du catalogue d'Adolf Neubauer (classé par contenu) ; la cote « Pococke 353 » (du nom du collectionneur et professeur Edward Pococke (1604-1691)) est déjà présente dans le catalogue d'Uri, mais à la fin de la notice ; voir A. NEUBAUER, *Catalogue of the Hebrew Manuscripts in the Bodleian Library and in the College Libraries of Oxford*, Oxford, 1886 [repr. 1994], ici p. 721.

<sup>40</sup> La cote actuelle (placée ici en tête) est celle du catalogue récent (classé par contenu) de Benjamin Richler, dans B. RICHLER, *Hebrew manuscripts in the Biblioteca Palatina in Parma*, Jerusalem, 2001, ici p. 441-442 (ms. 1501) et 447 (ms. 1526). La seconde cote est la cote de la bibliothèque palatine de Parme. La troisième est la cote ancienne du catalogue de Giovanni Battista De Rossi (à qui les manuscrits ont d'abord appartenu), dans G. B. DE ROSSI, *Manuscripti codices Hebraici bibliothecæ I. B. De-Rossi*, t. I-III, Parmæ, 1803, ici t. I, p. 102 (ms. 1501) et t. III, p. 46-47 (ms. 1526).

<sup>41</sup> B. PEYRON, *Codices Hebraici manu exarati regiae bibliothecæ quæ in Taurinensi athenæo asseruatur*, Fratres Bocca, Romæ-Taurini-Florentiæ, 1880 ; Daremberg cite le manuscrit sous la cote « 57 », cote ancienne du catalogue de Pasini (voir I. PASINUS *et al.*, *Codices manuscripti Bibliothecæ Regiæ Taurinensis Athenæi*, t. I-II, Taurini, 1749, ici t. I).

<sup>42</sup> A. M. BISCIONI, *Bibliothecæ Mediceo-Laurentianæ Catalogus*, t. I. *Codices orientales complectens*, Florentiæ, 1752, p. 157-158.

<sup>43</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, *cit.* n. 8, ici p. 65, n. 1.

<sup>44</sup> Voir M. STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Handschriften et Kaiserhof- und Staatsbibliothek in Muenchen*, Muenchen, 1895, p. 7-8 (ms. 19) et p. 158-159 (ms. 295).

<sup>45</sup> Voir M. STEINSCHNEIDER, *Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin*, t. II, Berlin, 1897, ici p. 91. La première cote est celle du catalogue, la seconde, Qu. (= Quarto) 835, est une cote par format.

G. Bos semble passer sous silence un certain nombre de témoins : en effet, des trois manuscrits du *Viatique* (déjà cités) conservés à la bibliothèque de Turin<sup>46</sup>, le seul survivant de l'incendie de 1904 est le ms. 48 de Peyron (A. II. 28), attribué au XV<sup>e</sup> siècle, qui a pu être conservé pour sa plus grande part<sup>47</sup>. Un autre manuscrit de Parme, le *Parma, Biblioteca Palatina*, 1526 (*Parma* 1953, *De Rossi* 1053) ainsi que le *Plut.* 88.37 de la Biblioteca Medicea Laurenziana de Florence, de même mentionnés par Daremberg, sont également absents de l'étude de G. Bos. Hormis le travail de ce dernier, aucune étude de la tradition manuscrite hébraïque n'existe actuellement.

### C. La traduction grecque

#### 1. Date et origine de la traduction grecque

À quel moment doit être située la version grecque du traité (qui porte le titre ἐφόδια τοῦ ἀποδημοῦντος, *Provisions du voyageur*, et dans un nombre plus réduit de témoins ἐφόδια τῶν ἀποδημοῦντων, *Provisions des voyageurs*) par rapport à la version latine et aux versions hébraïques? De façon certaine avant les traductions en hébreu : en effet, le plus ancien témoin du texte grec *Viatique du voyageur*, le *Vaticanus gr.* 300, est attribuable d'après les travaux de Santo Lucà aux années 1140<sup>48</sup> tandis que la première traduction en hébreu est attestée seulement à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

La traduction grecque est due selon les manuscrits à un certain Constantin *prôtasêkrêtis* ou *asêkrêtês* de Reggio (toujours donné au génitif κωνσταντίνου πρωτασυγκρίτου ou πρωτασηκρήτου ou ἀσηκρήτου τοῦ ἡγενοῦ) : ce dernier semble donc avoir eu une fonction officielle<sup>49</sup>. Pour éclairer l'origine de la traduction, il faut s'arrêter sur son plus ancien témoin, le *Vaticanus gr.* 300.

Le *Vaticanus gr.* 300 est un témoin très important du *Viatique du voyageur* puisque, outre sa date de copie ancienne, il possède des caractéristiques qui permettent de le placer dans un milieu calabro-sicilien<sup>50</sup>. Ce manuscrit de parchemin<sup>51</sup> est mutilé au début et la fin et a perdu, dans la partie qui concerne le *Viatique*, plusieurs cahiers. C'est un volume de contenu exclusivement médical : il contient, à côté des sept livres du *Viatique*, un extrait du *De urinis* de Théophile Protospathaire ainsi que plusieurs extraits du *De diebus decretoriis* de Galien, la traduction grecque d'un traité sur les purgatifs d'Ibn Māsawayh (sous le titre περὶ κενούντων φαρμάκων et attribué à Jean Damascène) et une collection de remèdes médicaux anonymes. Le manuscrit est mutilé mais le pinax permet de reconstituer quel était son contenu. Il est copié par quatre mains, toutes attribuables à la région calabraise : la main A est responsable des f. 1r-211r, 273v (l. 12)-304v ; la main B, qui a copié les f. 211v-230v, est proche de celle qu'on trouve dans le *Matritensis Vitr.* 26.2 (célèbre volume appelé

<sup>46</sup> Ce sont les mss 48 (A. II. 28), 82 (A. III. 33), en papier avec quelques folios de parchemin insérés et le 154 (A. V. 34), entièrement de parchemin ; voir B. PEYRON, *Codices Hebraici manu exarati...*, cit. n. 41.

<sup>47</sup> Sur le fonds des manuscrits hébreux de la bibliothèque nationale de Turin, on consultera C. PILOCANE, *Manoscritti ebraici liturgici della Biblioteca Nazionale di Torino. Identificazione, ricomposizione e studio dei mahzorim sopravvissuti all'incendio del 1904*, Firenze, 2011, en particulier les p. 3-55 et 193-196.

<sup>48</sup> Sur ce manuscrit très important, on consultera S. LUCÀ, *I Normanni e la 'Rinascita' del sec. XII*, in *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, LX, 1993, en particulier les p. 36-57 (avec planches) ; S. LUCÀ, P. CANART (éd.), *Codici greci dell'Italia meridionale*, Roma, 2000, p. 85-86 (n°30) et S. LUCÀ, *Testi medici e tecnico-scientifici del Mezzogiorno greco*, in G. DE GREGORIO, M. GALANTE, *La produzione scritta e scientifica nel medioevo : libro e documento tra scuole e professioni*, Spoleto, 2012, p. 551-606.

<sup>49</sup> Nous reprendrons la question de la fonction de Constantin dans la cinquième partie de notre exposé, consacrée à l'auteur de la traduction.

<sup>50</sup> Voir S. LUCÀ, *I Normanni...*, cit. n. 48.

<sup>51</sup> Son format est de 309 x 242 mm et il contient 304 folios.

aussi « Skylitzes de Madrid ») ; la main C a pris en charge les f. 231r-261r et la main D, les f. 262r-273v (l. 11).

Ce témoin est également important en raison de l'abondance des annotations qui couvrent ses marges. En effet, on peut lire, à plusieurs endroits du volume dans les marges de la partie consacrée au *Viatique* (f. 11r-267r) des traces du commentaire de Jean d'Alexandrie au livre 6 des *Épidémies* d'Hippocrate, conservé jusqu'alors seulement en latin dans l'*Articella*<sup>52</sup> : ces fragments sont copiés à chaque fois par la main du scribe responsable de sa partie. On trouve également des annotations d'un certain Philippos Xeros, qui parle à la première personne et s'adresse à son fils Nicolas, médecin comme lui. Or Philippos Xeros fut un médecin et notable originaire de Reggio et actif au XII<sup>e</sup> siècle. Santo Lucà a été en mesure d'identifier sa main grâce à un document d'archive conservé à la Fondazione Casa Ducale Medinaceli de Séville et qui stipule une donation faite au monastère S. Salvatore de Bordonaro (au sud de Messine) ; cet acte est signé par un certain Philippos Xeros médecin (ὁ ξηρὸς ὁ Φίλιππος ἰατρός), et sa main peut être identifiée à celle de l'annotateur du *Vaticanus gr. 300*. S. Lucà fait l'hypothèse que les Xeros se seraient, à l'instar de plusieurs familles puissantes de l'élite calabro-byzantine, installés à Messine, qui est devenue dès la majorité de Roger II de Sicile (1111 ou 1112) et plus encore à partir de son couronnement en 1130 le pôle dominant de cette région. À cet égard, l'adjectif « ὁ ὀηγινός » n'invalide pas cette hypothèse, dans la mesure où, selon un sondage effectué par Lucà, toutes les fois où un copiste ou un notaire aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles signe un document avec cette épithète, il se trouve exercer son activité loin de sa ville d'origine<sup>53</sup>. Tous ces indices incitent donc à attribuer le *Vaticanus gr. 300* à la région de Messine, et aux années 1140.

Enfin, ce manuscrit contient dans ses marges, en face du chapitre 23 du livre 7 du *Viatique* consacré à la lèpre (au f. 248r-v), une rédaction jusque là inconnue d'une *quaestio* salernitaine posée par le roi (ὁ ῥήξ) à un Salernitain (εἰς τὸν Ἡσαλερινόν) au sujet de la lèpre contractée par le connétable Robert (Ῥοπέρτος ὁ εἰκονόσταυλος). La main qui a copié cette note est celle d'un sixième scribe et peut être attribuée, selon Lucà, aux années 1150-1160, ce qui nous situe donc aussi peu de temps après la copie du manuscrit lui-même. Anna Maria Ieraci Bio, qui s'est penchée en détail sur cette *quaestio*, fait l'hypothèse que le ῥήξ soit Guillaume Ier (1154-1166), connu pour son intérêt porté aux disciplines scientifiques<sup>54</sup>.

Tous ces éléments sur l'origine de ce témoin important permettent-ils d'établir une hypothèse sur l'origine de la traduction et le milieu du traducteur? Évidemment, on ne saurait légitimement déduire du lieu de composition du manuscrit le lieu de la traduction elle-même, mais on peut faire l'hypothèse que le traducteur se situe dans un milieu assez proche, dans l'espace et dans le temps, du milieu de ce manuscrit. On pourrait donc supposer que la traduction grecque émerge au tout début du XII<sup>e</sup> siècle au plus tard, ce qui semble la situer plutôt après la version latine (en effet Constantin l'Africain est mort à la fin des années 1080 ou au début des années 1090).

## 2. Contenu du traité

Le titre du *Viatique du voyageur* laisse attendre un manuel médical à usage pratique regroupant les connaissances que doivent avoir ceux qui entreprennent un voyage ; à cet égard, le titre arabe est même plus précis et indique : *wa-yakūna zādan li al-musāfirī li al-buldāni al-baʿīdati llatī*

<sup>52</sup> Ces notes ont été repérées pour la première fois par le cardinal Giovanni Mercati, dans G. MERCATI, *Filippo Xeros Reggino, Giovanni Alessandrino iatrosophista e altri nel codice Vaticano degli 'Ephodia'*, in *Notizie varie di antica letteratura medica e di bibliografia*, Studi e testi 31, Roma, 1917, p. 18-33 ; elles ont été éditées assez récemment par J. M. DUFFY, *Ioannis Alexandrini in Hippocratis Epidemiarum librum VI commentarii fragmenta*, Berlin, 1997 (*Corpus Medicorum Graecorum*, XI 1, 4).

<sup>53</sup> Voir S. LUCÀ, *I Normanni...*, cit. n. 48, ici p. 52-53 et 56.

<sup>54</sup> A. M. IERACI BIO, *La redazione inedita d'una 'quaestio' salernitana*, in *La science médicale antique. Nouveaux regards. Études réunies en l'honneur de Jacques Jouanna*, Paris, 2007, p. 249-274, ici p. 253.

*lā yūğadu fīha ṭabībun*, c'est-à-dire : « et c'est un manuel pour le voyageur qui part pour un pays lointain où il n'y a pas de médecins ». Ainsi, le traité ne serait pas seulement destiné à des médecins formés comme tels, mais présenterait un contenu accessible également à des profanes.

Il s'agit en fait d'une encyclopédie en sept livres dans laquelle les affections sont classées de la tête aux pieds (*a capite ad calcem*). Leur contenu est le suivant : le livre 1 s'intéresse aux affections des cheveux, à l'éternuement, aux maux de tête et à l'épilepsie ; le livre 2 concerne les affections des yeux, des oreilles, du nez et des dents ; le livre 3 aborde les affections de la gorge, de la voix et des poumons ; le livre 4 traite des affections de l'estomac, des vomissements et des coliques ; le livre 5, de celles du foie et des reins ; le livre 6, des affections des organes génitaux et de celles qui sont liées à la génération ; le livre 7 enfin, plus varié, se penche sur les fièvres, les maladies de peau, les morsures d'animaux et blessures diverses.

Ce classement *a capite ad calcem* est le classement traditionnel des encyclopédies médicales à Byzance, où ont commencé à apparaître ces sommes qui se donnaient pour but de soigner toutes les affections. C'est ainsi que la *Thérapeutique* d'Alexandre de Tralles (VI<sup>e</sup> siècle), notamment, présentent successivement aussi toutes les maladies de la tête aux pieds. Il est d'ailleurs frappant de voir que les douze livres de ce traité correspondent dans leur structure assez précisément aux sept du *Viatique du voyageur*. En effet, le livre 1 d'Alexandre de Tralles concerne les affections des cheveux ainsi que les maux de tête, ce qui correspond assez précisément au livre 1 du *Viatique* ; les livres 2 et 3 d'Alexandre concernent les yeux et les oreilles (= livre 2 du *Viatique*) ; les livres 4 à 6 touchent les affections pulmonaires (= livre 3 du *Viatique*) ; les livres 7 et 8 abordent les affections gastriques et intestinales (= livre 4 du *Viatique*) ; les livres 9 et 10 se penchent sur les affections hépatiques et abdominales (= livre 5 du *Viatique*) ; le livre 11 est consacré aux affections des organes génito-urinaires et le livre 12 à la podagre (= livre 6 du *Viatique*, dont le dernier chapitre est lui aussi consacré à la podagre) ; le livre 7 du *Viatique*, enfin, est de contenu plus varié et traite des fièvres, des morsures, piqûres, coupures et fractures ainsi que des affections de la peau. Il est sans équivalent dans la *Thérapeutique* d'Alexandre de Tralles mais ce dernier avait composé un ouvrage spécifique sur les fièvres. Les chapitres chirurgicaux, quant à eux, sont uniques au *Viatique* (dans le livre 7). Ainsi, les deux ouvrages ont une structure similaire, même s'il est important de noter qu'Alexandre de Tralles n'est pas cité dans le *Viatique*.

### 3. Histoire des études sur le *Viatique* grec

#### A. Une première édition imprimée partielle

Les huit premiers chapitres du livre 7 (consacrés aux fièvres) ont fait en 1749 l'objet d'une édition imprimée, qui est une édition *princeps*, et d'une traduction en latin par Johannes Stephanus Bernard, médecin et philologue néerlandais (1718-1793) surtout connu pour ses diverses éditions en grec de traités de médecine grecque (le *De podagra* de Demetrios Pepagomenos, une *Introduction anatomique* anonyme avec le *De partibus corporis* de Georgios Sanginaticios (Hypatos), le *De lapidum uirtutibus* de Psellos, le *De febribus* de Palladios d'Alexandrie et l'*Epitome de curatione morborum* du Théophane Chrysobalantes)<sup>55</sup>. Le livre a un titre : *Synesius, De febribus* et consiste en l'édition des huit premiers chapitres du livre 7 du *Viatique* à partir d'un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'université de Leyde (alors *Academia Lugduno-Bataua*). L'introduction qui précède le début de l'édition donne des informations précieuses sur l'histoire de l'érudition à l'époque moderne et plus précisément, pour nous, sur l'état de la question du *Viatique* au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Bernard y explique comment il en est venu, en voulant consulter un manuscrit médical de la bibliothèque de Leyde, à identifier le texte qu'il contenait avec le *Viatique*. Ce manuscrit peut être identifié, d'après la description qu'en donne Bernard et le catalogue plus récent de De Meyier<sup>56</sup>, à un manuscrit de l'Universiteitsbibliotheek, le *Leidensis Vossianus gr. F. 65*. C'est un volume de 33 folios qui contient, à côté d'une collection de remèdes (f. 2r-17v), de recettes d'emplâtres et d'un

<sup>55</sup> J. S. BERNARD, *Synesius, De febribus*, Gerardus de Groot, Amstelædami, 1749.

<sup>56</sup> K. A. DE MEYIER, *Codices Vossiani et miscellanei*, Leyde, 1955, ici p. 76-77.

lexique de termes médicaux (f. 28v-33v), les chapitres 1 à 8 du livre 7 seulement du *Viatique* (f. 18r-28v) : le texte commence au haut du f. 18r avec la formule de transition qu'on trouve dans les autres manuscrits du traité entre le livre 6 et le livre 7 (ἐπληρώθη σὺν θεῷ ὁ λόγος ταύτας (sic) τῆς ῥίσεως τῆς τιαύτης (sic) βίβλου), mais il est anonyme et sans titre : l'examen du témoin peut inciter à penser que des folios contenant le livre 6 précédaient le début du livre 7, même si aucun des deux livres n'est désigné par un numéro ordinal. Le manuscrit porte d'autre part sur le dos de sa reliure (dont la date n'est pas connue mais qui était déjà la reliure à l'époque de Bernard) le nom de « Synesius » : ce nom ne figure pas explicitement dans le livre au début du *Viatique*, mais il a été repris par Bernard par respect pour la mention portée sur le dos et à défaut de renseignements sûrs à ce sujet<sup>57</sup>. Il vaut la peine de reconstituer comment Bernard a ensuite identifié le traité.

Bernard, qui avait entrepris des collations sur le texte de ce manuscrit, en est venu à le mettre en relation avec le *Viatique* en rapprochant de son texte grec l'incipit du livre 7 du *Viaticum* de Constantin l'Africain cité dans la correspondance imprimée en 1670 de Thomas Reines (en latin Reinesius, 1587-1667) et Christian Daum (en latin Daumius, 1612-1687), deux philologues allemands, le premier médecin et le second pédagogue<sup>58</sup>. Bernard savait d'autre part que Constantin l'Africain avait traduit son *Viaticum* à partir de l'arabe, et le texte grec contenait un certain nombre de termes arabes translittérés dans le texte grec. Entre temps il reçoit une lettre de l'orientaliste allemand Johann Jakob Reiske (1716-1774), un des pionniers de la philologie arabe, dans laquelle ce dernier lui signale qu'il a trouvé et recopié un manuscrit arabe à Dresde, chez Sigismond Gottlieb Seebisch, dont le titre était « Zad ol Mosafer »<sup>59</sup> ; Reiske lui apprend également que l'auteur arabe avait été traduit en latin par Constantin l'Africain. Bernard envoie alors à Reiske les titres des chapitres ainsi que les incipit et desinit, et l'échange épistolaire (au cours duquel Reiske transmet à Bernard sa traduction depuis l'arabe des mêmes titres et incipit et desinit, ainsi que la version latine de Constantin des mêmes parties) dévoile que l'extrait provient de la même source que le « Zad ol Mosafer » arabe. Reiske apprend en même temps à Bernard qui est cet auteur : ses sources sont la *Bibliotheca Uniuersalis* de Conrad Gesner (parue en 1545), la *Noua Bibliotheca* de Philippe Labbe (1653) et la *Bibliothèque Orientale* d'Herbelot (1697)<sup>60</sup>. Selon Gesner, l'auteur est « Ahmet medic[us], fili[us] Habramii » et Diego Hurtado de Mendoza (qui connaissait Gesner et lui avait montré à Venise sa riche bibliothèque) possède une version grecque du traité en sept livres (*peregrinantium uiatica libris VII. græco sermone descripta habet D. Diegus Hurtadus*) ; d'après Labbe, le *Viatique* est attribué en partie à « Ebroupg Zafar [...] fili[us] Elgzezer », en partie à « Ahme[t], fili[us] Abrami, nepo[s] Chaletis » (*uiaticum peregrinantium, ἐφόδια τῶν ἀποδημούντων, et remedia uaria in septem partes tributa partim a quodam Ebroupg Zafar (leg. Ebou Gzafar) filio Elgzezer, in Græcam linguam uersa a Constantino Asyncrito (imo uero a secretis uel secretario) Rhegiense, (idem est cum Africano) partim ab Ahmete, filio Abrami, nepote Chaletis*). La première de ces dénominations peut se lire dans le titre du *Viatique* tel qu'on le trouve dans un nombre conséquent de manuscrits (mais pas dans les plus anciens) et qui donne, avec le nom du traducteur, celui

<sup>57</sup> J. S. BERNARD, *Synesius, de febribus*, cit. n. 55, ici p. [10-11] de la préface (non paginée) : *In Catalogo Bibliothecæ Lugduno Batauæ dicitur Synesius, mihi uero nulla se obtulerunt uestigia, quorum indicina id licuisset hariolari, nisi quod dorso libri Synesii nomen inscriptum sit a bibliopogo, haud dubie, quod ita facere iussus fuerit a possessore, cui forte nominis ratio constitit.*

<sup>58</sup> J. A. BOSE, *Thomæ Reinesii medici ac polyhistoris excellentissimi Epistolæ ad clarissimum uirum Christianum Daumium*, Gothofredus Schultzen, Ioannes Ianssonius, Ioannes Nisl, Hamburgi-Amsterodami-Jenæ, 1670, ici p. 282 (lettre CXII).

<sup>59</sup> Il s'agit du manuscrit de Dresde mentionné déjà plusieurs fois, le *Dresden, Sächsische Landesbibliothek* 209.

<sup>60</sup> C. GESNER, *Bibliotheca uniuersalis*, Christophorus Froschouerus, Tiguri, 1545 ; P. LABBE, *Noua bibliotheca*, Iohannes Henault, Parisiis, 1653 ; B. D'HERBELOT DE MOLAINVILLE, *Bibliothèque orientale*, Compagnie des libraires, Paris, 1697.



de l'auteur ; la seconde figure dans l'introduction au livre 3, ainsi que dans dans le titre du livre 6. Bernard dit qu'il n'a rien trouvé sur cet auteur dans les *'Uyūn* d'Ibn Abi Uṣaybi'a (alors que nous avons vu qu'une notice était bel et bien consacrée à Ibn al-Ġazzār<sup>61</sup>), qu'il a consultées, en s'aidant très probablement des connaissances en arabe de ses correspondants, en particulier Johann Jakob Reiske et Daniel Wilhelm Triller (1695-1782), mentionnés tous deux dans la préface de l'édition<sup>62</sup> : en effet, cet ouvrage ne semble pas avoir été traduit ni même édité avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Bernard édite donc le début du livre 7 du *Viatique* qui correspond aux chapitres 1 à 8 présents dans le *Leidensis* (ce manuscrit ne contient que cette partie du traité) avec en regard sa traduction latine, ainsi que, à la fin du volume, les chapitres correspondants dans la version latine de Constantin l'Africain. Il faut noter que, dans son édition, on trouve neuf chapitres, numérotés de 1 à 9 ; ces chapitres sont bien ceux du manuscrit, mais dans le manuscrit, ils ne sont pas mis en évidence ni numérotés ni désignés comme πύλη / πύλαι (qui signifie dans ce traité le « chapitre »), ce qui rend leur repérage difficile. De plus, le manuscrit a effectué, à partir du chapitre 4, des modifications par rapport à l'ordre habituel des chapitres ; ces modifications sont respectées par Bernard dans son édition. Ainsi, le chapitre 4 (περὶ τοῦ πυρετοῦ τοῦ γενομένου ἐξ αἵματος, sur la fièvre qui vient du sang) se trouve à la septième place dans ce manuscrit ; le chapitre 5 (περὶ τεταρταίου πυρετοῦ, sur la fièvre quarte) figure à la huitième place ; le chapitre 6 (περὶ τοῦ ἀφημερινοῦ πυρετοῦ, sur la fièvre quotidienne), quant à lui, est à la quatrième place ; le chapitre 7 (περὶ πλῆθους ἰδρώτος, sur la sueur excessive) se retrouve à la cinquième place ; le chapitre 8 enfin (περὶ τῆς φλυκταινούσης λοιμικῆς καὶ τῆς ἐτέρης τῆς λεπτῆς καὶ πυκνῆς λοιμικῆς, sur la rougeole et la variole), figure à la neuvième place : Bernard crée en effet un nouveau chapitre qu'il numérote 6 à partir du développement sur la soif (περὶ δίψης), qui correspond en fait à la deuxième moitié du chapitre 3 (περὶ τριταίου πυρετοῦ, sur la fièvre tierce) déplacée dans le manuscrit sans numérotation. C'est ainsi que l'édition comporte en fait neuf chapitres, qui correspondent dans leur extension aux huit premiers chapitres du livre 7 du *Viatique* dans les autres témoins. La présence de ces neuf chapitres seulement, de contenu cohérent (tous sur les fièvres ou affections liées, comme la variole), à cet endroit du manuscrit, pose question : en effet, le premier chapitre commence au début de la première colonne du f. 18r, et est précédé au f. 17v d'une collection de remèdes qui se termine un peu avant le bas de la deuxième colonne, ce qui laisse par conséquent un blanc dans le texte : faut-il en déduire que figurait, avant une éventuelle mutilation, une partie précédente du *Viatique*? C'est ce qu'on peut être amené à penser, si l'on se rappelle également que les chapitres du *Viatique* commencent avec une formule de transition entre le livre actuel et le livre précédent. Mais en même temps, le dernier chapitre se termine au niveau de la ligne 10 de la deuxième colonne du f. 28v et est suivi sans solution de continuité d'un texte lié aux emplâtres, qui n'a rien à voir avec le *Viatique* : faut-il donc plutôt faire l'hypothèse que le scribe a extrait d'un manuscrit qu'il avait à sa disposition ces chapitres sur les fièvres? Ou qu'il recopiait un manuscrit modèle dans lequel les chapitres avaient été déjà extraits? Ce sont des hypothèses qu'il est permis de formuler.

#### B. Études faites de la tradition manuscrite grecque jusqu'à présent

La tradition manuscrite grecque a suscité peu d'études jusqu'à présent. Charles Daremberg a été le premier à s'y intéresser de près et son mémoire de 1851 constitue la base des études actuelles sur le *Viatique du voyageur*. Dans ce mémoire, il présente méthodiquement le traité et les enjeux que son étude comporte. Après avoir décrit les traditions arabe et hébraïque<sup>63</sup>, il se penche sur la traduction grecque et sa tradition manuscrite. Il mentionne vingt-et-un témoins, et pour la plupart d'entre eux n'est indiquée que la ville, sans la cote précise ; il signale d'autre part que d'autres té-

<sup>61</sup> Voir N. RIDA, *'Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, cit. n. 2, p. 380-381.

<sup>62</sup> J. S. BERNARD, *Synesius, de febribus*, cit. n. 55, ici p. [24] de la préface (non paginée).

<sup>63</sup> Comme nous l'avons montré plus haut dans cette étude.

moins existent « sans doute aussi dans quelques autres bibliothèques »<sup>64</sup>. Parmi ces témoins, il en choisit deux, le *Parisinus gr.* 2239 et le *Vaticanus gr.* 300 qu'il décrit, le premier attentivement, et le second plus brièvement. Pourquoi ces deux témoins? Pour le manuscrit parisien, la raison n'est pas explicitement donnée mais il est permis de penser que des raisons de commodité (le manuscrit étant conservé à Paris) et l'ancienneté du témoin (Darembert l'attribue au XIII<sup>e</sup> siècle) ont guidé le choix de l'historien de la médecine. Pour le manuscrit du Vatican, c'est le plus ancien témoin, et Darembert l'attribue à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Ses collations lui ont permis de mettre en évidence des liens de parenté forts entre eux. Il s'efforce ensuite de regrouper les témoins en familles. Il en distingue deux : la première contient le *Parisinus gr.* 2239 et le *Vaticanus gr.* 300, auxquels se rattachent le *Parisinus gr.* 2311, le *Laurentianus Plut.* 75.4 et les *Vindobonenses med. gr.* 20 et 30<sup>65</sup> ; la seconde est constituée par « les manuscrits de Paris autres que les n<sup>os</sup> 2239 et 2311 » (il en mentionne sept en tout, sans donner les cotes<sup>66</sup>), l'*Oxonienis Bodleianus Laud. gr.* 59 et le *Berolinensis Phillippicus* 1537 (*gr.* 133)<sup>67</sup>. Darembert explique qu'il n'a pas pu établir des sous-familles claires et distinctes.

Il entreprend ensuite de déterminer l'origine de la traduction, et s'attache à analyser les rapports entre Constantin de Reggio, auteur de la traduction grecque, et Constantin l'Africain, auteur de la traduction latine, ce qui lui permet de livrer un *excursus* sur ce dernier et ses traductions en latin. Il termine enfin son étude en éditant, sur la base du manuscrit de Paris, quelques passages du *Viatique* en arabe puis de la version grecque de ces mêmes extraits avec la traduction latine de Constantin l'Africain en regard (extraits des chapitres 1, 10, 12 et 16 du livre 1 et 2 du livre 7)<sup>68</sup>. Les extraits arabes ont été édités avec l'aide de Gustave Dugat sur la base du manuscrit arabe de Dresde<sup>69</sup>.

Plus tard, en annexe de son édition de Rufus d'Éphèse qui fut terminée par Charles-Émile Ruelle de manière posthume, Darembert offre, cette fois sur la base de quatre manuscrits (les *Parisini gr.* 2239 (=A) et 2224 (=B), l'*Oxonienis Bodleianus Laudianus gr.* 59 (=O), et le *Vaticanus gr.* 300 (=V)), quelques extraits des chapitres 20 et 21 du livre 1, 12, 13, 15, 16 et 20 du livre 5, et 1, 5, 6 et 8 du livre 6<sup>70</sup>.

Environ quarante ans après l'étude de Ch. Darembert, le médecin Georges Costomiris publie entre 1889 et 1897 une série d'articles sur des ouvrages inédits de médecine grecque. Le troisième article de 1891 est en partie consacré au *Viatique* : il reprend largement les données de Darembert, mais donne une liste ainsi qu'une description brève des manuscrits grecs du *Viatique*

<sup>64</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8, ici p. 65.

<sup>65</sup> Ces deux derniers manuscrits sont cités sous leur cote ancienne, qu'on trouve chez Peter Lambeck, dans P. LAMBECK, *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Cæsæra Vindobonensi liber sextus*, Vindobonæ, Matthæus Cosmerouius, 1674, p. 125-132 (pour le *Vindobonensis med. gr.* 20, cité sous la cote « 29 ») et p. 132-134 (pour le *Vindobonensis med. gr.* 30, cité sous la cote « 30 »).

<sup>66</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8, ici p. 75-76. Il y a en fait huit manuscrits grecs du *Viatique de voyageur* à la Bibliothèque nationale de France (Darembert omet donc un témoin) : les *Parisini gr.* 2224, 2239, 2241, 2287, 2310, 2311, 2312 et *suppl. gr.* 57. Darembert met à part le *Parisinus gr.* 2241 pour des raisons de présentation. Nous nous arrêterons sur ce manuscrit dans la suite de cet article.

<sup>67</sup> Ce dernier manuscrit se trouvait encore dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps à l'époque de Darembert : c'est pourquoi il le cite sous le nom de « manuscrit de Middlehill ». Il a depuis été acheté par la Staatsbibliothek de Berlin.

<sup>68</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8.

<sup>69</sup> G. DUGAT, *Études sur un traité...*, cit. n. 2.

<sup>70</sup> Ch. DAREMBERG, Ch.-É. RUELLE, *Œuvres de Rufus d'Éphèse*, Paris, 1879, p. 582-596.

connus à cette époque sur la base des catalogues disponibles<sup>71</sup>. Il mentionne vingt-trois témoins, les mêmes que ceux de Daremberg avec trois témoins supplémentaires, mais sans celui de Munich présent chez ce dernier<sup>72</sup> : les manuscrits ajoutés sont un manuscrit de Paris (nous ignorons lequel car Daremberg mentionne sept manuscrits à Paris alors qu'ils sont en fait huit), un manuscrit de l'Escorial (nous ignorons lequel pour les mêmes raisons, mais il est probable qu'il s'agisse du *Scorialensis* *ω. I. 8*, manuscrit de miscellanées et qui ne présente que des extraits du *Viatique*) et un manuscrit de Florence, le *Laurentianus Plut.* 74.10, dont Costomiris nous dit qu'il contient un extrait sur les urines du *Viatique*<sup>73</sup>. Costomiris s'attache à donner une description brève de tous les témoins, ce que n'avait pas fait Daremberg : on découvre ainsi le contenu des cinq manuscrits de l'Escorial, dont Costomiris a eu connaissance par le catalogue (disponible à l'époque de Daremberg mais non consulté par lui) d'Emmanuel Miller<sup>74</sup>.

Il faut ensuite s'arrêter sur une étude du cardinal Giovanni Mercati de 1917 sur le *Vaticanus gr.* 300<sup>75</sup>. Dans cette étude importante, qui complète une notice de catalogue déjà bien fournie<sup>76</sup>, G. Mercati aborde la question d'une origine italienne du manuscrit (il est notamment le premier à se pencher sur les notes dues à Philippos Xeros) ainsi que, dans le contenu du livre, celle des fragments du commentaire de Jean d'Alexandrie au livre 6 des *Épidémies* d'Hippocrate (connu alors seulement par sa traduction latine présente dans l'*Articella*) transmis dans les marges du texte. Cette étude est à la base d'une autre contribution significative pour notre traité, à savoir l'édition par John Duffy, en 1997, de ces fragments du commentaire de Jean d'Alexandrie<sup>77</sup>. Dans l'introduction à cette édition, Duffy donne d'abord, sur les p. 9-12, des éléments sur le canon hippocratique alexandrin et sur Jean d'Alexandrie : nous savons peu de choses sur ce personnage, si ce n'est qu'il faisait partie des représentants de l'école médicale d'Alexandrie dans sa dernière période, actifs dans les années 550-650 de notre ère. Duffy présente ensuite sur les p. 13-21 la tradition manuscrite du commentaire : il commence par le *Vaticanus gr.* 300, qui présente dans ses marges des extraits du commentaire en face du texte du *Viatique*, à des endroits choisis du traité. Il a identifié trente-huit fragments du commentaire, dispersés partout dans le volume ; les mutilations qu'il a subies ont pro-

<sup>71</sup> G. A. COSTOMIRIS, *Études sur les écrits inédits des anciens médecins grecs. Troisième série : Alexandre (sophiste et roi), Timothée, Léon le philosophe, Théophraste Nonnos, les Éphodes*, in *Revue des études grecques*, Paris, 1891, p. 101-110 ; citons par exemple le catalogue d'Henri Omont, dans H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, t. I-III, Paris, 1886-1888.

<sup>72</sup> Il s'agit du *Monacensis gr.* 70.

<sup>73</sup> Ce célèbre manuscrit médical, bien étudié par B. Mondrain, est constitué de deux parties copiées à des périodes différentes : la première, du f. 1r au f. 85r est due à une seule main, attribuable au début du XIV<sup>e</sup> siècle et contient divers textes et extraits médicaux, notamment de Galien et Dioscoride. On trouve également des extraits sur les urines tirés du *Viatique*, mais il semble qu'il s'agisse plutôt d'extraits des traités sur les urines qui suivent dans une grande majorité de témoins le traité d'Ibn al-Ġazzār ; la deuxième partie, quant à elle, copiée sur un papier à vergeures épaisses et attribuable par les filigranes aux années 1360, offre sur les f. 86r-347r la *Thérapeutique* d'Alexandre de Tralles et sur les f. 347v-352r, à la fin du livre, le traité sur la peste de Rhazès ; voir B. MONDRAIN, *Lire et copier Hippocrate - et Alexandre de Tralles - au XIV<sup>e</sup> siècle*, in Véronique BOUDON-MILLOT et al., *Ecdotica e ricezione dei testi medici greci*, Napoli, 2006, p. 359-410, ici p. 372-384.

<sup>74</sup> E. MILLER, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escorial*, Paris, 1848.

<sup>75</sup> G. MERCATI, *Filippo Xeros Reggino...*, cit. n. 52.

<sup>76</sup> G. MERCATI, P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Codices Vaticani Graeci*, t. I. *Codices 1-329*, Romæ, 1923, p. 430-437.

<sup>77</sup> J. M. DUFFY, *Ioannis Alexandrini in Hippocratis Epidemiarum librum VI commentarii fragmenta*, cit. n. 52.

voqué la perte de cinq fragments, ce qui élève le total à quarante-trois extraits. Plus de la moitié de ces extraits apparaissent selon lui également dans d'autres témoins du *Viatique*, mais cette fois intégrés au texte du traité et non plus dans les marges. C'est ainsi qu'il distingue le *Vaticanus gr. 300* (=V) des vingt-trois autres témoins identifiés par lui (=β). Il fait l'hypothèse que l'exemplaire commun de V et β avait les quarante-trois extraits du commentaire copiés dans les marges. V a suivi son modèle et ce sont seulement les mutilations qu'il a subies par la suite qui l'ont laissé avec trente-huit des quarante-trois fragments originaux. Le scribe de β, en revanche, a commencé sa copie en omettant le texte contenu dans les marges, et c'est seulement au milieu de sa copie (au niveau du fragment correspondant au chapitre 17 du livre 4) qu'il a inclus le texte marginal (lui ou un autre scribe), en l'intégrant cette fois au texte principal. La seconde caractéristique du groupe β est la présence d'opuscules médicaux de taille plus modeste qui sont présents à divers degrés dans les manuscrits du groupe<sup>78</sup>. D'autres manuscrits, enfin, ne contiennent pas les fragments du commentaire, et semblent donc appartenir à une autre branche de la tradition. Duffy termine son introduction en regroupant les témoins en cinq familles, chacune autour de son ou de ses représentants principaux : la famille constituée par le *Vindobonensis med. gr. 20*, le *Parisinus gr. 2239* et le *Romanus Angelicus gr. 68*<sup>79</sup> ; la famille regroupée autour du *Laurentianus Plut. 75.4* et de ses parents ; celle du *Palatinus Vaticanus gr. 296* et de ses parents ; celle du *Parisinus gr. 2224* et de ses parents ; celle, enfin, de l'*Oxonienis Bodleianus Laudianus gr. 59* et de ses parents. J'ai l'intention de reconsidérer et de développer ces éléments dans un autre contexte. Il me semble qu'une analyse codicologique et « archéologique » des témoins manuscrits, ainsi que de leur circulation et de leur utilisation, permettra de préciser certaines de ces conclusions.

#### 4. Le traité et sa tradition manuscrite

La richesse de la tradition manuscrite grecque est un élément remarquable. Elle est d'autant plus significative qu'il s'agit d'un traité qui a été traduit de l'arabe et qu'il avait été écrit dans cette langue à une date relativement tardive (au cours du X<sup>e</sup> siècle). J'ai pu dénombrer jusqu'à présent quarante-quatre témoins qui contiennent tout ou une partie seulement du *Viatique du voyageur*. Parmi eux, il faut distinguer les manuscrits complets à l'origine mais qui ont pu subir des mutilations : on en dénombre trente-et-un ; neuf manuscrits, d'autre part, contiennent un traité largement incomplet, soit à cause de fortes mutilations qui n'ont laissé qu'une partie intacte (un pinax, un ou deux livres) soit à cause d'une copie conçue dès le départ comme incomplète ; quatre témoins enfin doivent être mis à part, puisqu'il s'agit de manuscrits de miscellanées, qui contiennent donc des extraits du *Viatique* mélangés à d'autres opuscules de médecins.

Chronologiquement parlant, ces témoins s'échelonnent entre le XII<sup>e</sup> siècle (le *Vaticanus gr. 300* et le *Parisinus gr. 2311*) et le XVIII<sup>e</sup> siècle (l'*Atheniensis 2332*). La copie d'un grand nombre d'entre eux (treize) doit être située au XIV<sup>e</sup> siècle, même si certains sont attribués erronément par les catalogues au XV<sup>e</sup> siècle : ainsi, les *Laurentiani Plut. 74.19* et *75.4*, attribués par le catalogue d'Angelo Maria Bandini au XV<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>, sont en fait copiés sur un papier à vergeures épaisses : ce papier a été utilisé autour du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui permet donc de remonter la date de leur copie d'un siècle ; de même pour le *Romanus Angelicus gr. 68*, attribué par le catalogue de Pio Franchi de' Cavalieri et Giorgio Muccio au XV<sup>e</sup> siècle, et dont la copie doit également être ramenée au XIV<sup>e</sup> pour les mêmes raisons<sup>81</sup>. On connaît, par les travaux de Brigitte Mondrain notamment, l'import-

<sup>78</sup> Nous parlerons de ces opuscules dans la dernière partie de notre étude.

<sup>79</sup> Duffy le cite sous la cote, erronée, de *Vaticanus Angelicus gr. 68*.

<sup>80</sup> A. M. BANDINI, *Catalogus codicum Græcorum bibliothecæ Laurentianæ*, Florentiæ, 1770, t. III, p. 121-122 (*Laur. Plut. 74.19*) et 142-145 (*Laur. Plut. 75.4*).

<sup>81</sup> P. FRANCHI DE' CAVALIERI, G. MUCCIO, *Index codicum græcorum bibliothecæ Angelicæ*, in *Studi Italiani di Filologia Classica*, 4, 1896, p. 7-184 (pour le *Romanus Angelicus gr. 68*, p. 119-120).

tance qu'a pu avoir le XIV<sup>e</sup> siècle dans la copie et la transmission des traités scientifiques et médicaux byzantins<sup>82</sup>. Le *Viatique du voyageur*, quoiqu'il ne fasse pas partie *stricto sensu* du corpus médical au même titre qu'Hippocrate et Galien d'abord, ou Dioscoride, Aetios d'Amida, Alexandre de Tralles et Paul d'Égine ensuite, n'échappe pas à ce phénomène historique et scientifique de grande ampleur de la Byzance des Paléologues.

Ce qui frappe au premier abord est un nombre très important de témoins qui transmettent — ou prétendent transmettre — la totalité du *Viatique du voyageur*, alors que le traité est long. Cela prouve qu'il a été conçu dès l'origine comme un tout : c'est une encyclopédie portative, destinée à être emportée partout. Il faut donc distinguer la tradition manuscrite du *Viatique du voyageur* de celle, par exemple, de Paul d'Égine, riche de soixante-six manuscrits, où un livre en particulier (le livre 6, sur la chirurgie) a été transmis souvent à part, du fait de sa spécificité. De la même façon, l'encyclopédie médicale d'Aetios d'Amida, qui se lit quant à elle dans soixante-quinze témoins, est d'une taille telle qu'elle ne peut être copiée entièrement sur un seul manuscrit : ainsi le traité est-il souvent transmis en deux parties. Le *Viatique du voyageur*, en revanche, circule habituellement sous sa forme complète, et qui plus est dans un nombre important de témoins. Cela prouve qu'il a eu du succès, et cela mérite particulièrement d'être noté pour un texte médical. En effet, comme Brigitte Mondrain l'a montré, les textes d'Hippocrate et de Galien ont une tradition manuscrite étonnamment peu abondante en regard de leur importance scientifique depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne et de la richesse de la tradition manuscrite latine<sup>83</sup>. Brigitte Mondrain propose l'hypothèse que ces auteurs n'étaient, à Byzance, plus directement lus mais l'étaient à travers le filtre d'encyclopédies du savoir médical écrites postérieurement (comme celles de Paul d'Égine ou Aetios d'Amida) et qui rassemblaient les connaissances médicales disponibles à cette époque. D'autre part, on trouve dans la Byzance du XIV<sup>e</sup> siècle Jean Zacharias Actouarios, dont l'ouvrage théorique, le *De methodo medendi*, est transmis par trente-trois manuscrits et son imposant *De urinis* en 7 livres, dans quarante-trois témoins. Ainsi, le succès du *Viatique du voyageur* doit être mis en regard de celui des autres auteurs dont étaient également disponibles à cette époque des encyclopédies médicales de qualité : malgré cette « offre » fournie, le traité du *Viatique du voyageur*, traduit de l'arabe, a fait figure de référence, et en particulier au XIV<sup>e</sup> siècle, où il a commencé à être copié en abondance.

Ce qui attire l'attention dans un deuxième temps (et cela est le corollaire de la première remarque) est la date relativement haute des premiers témoins conservés (XII<sup>e</sup> siècle) et leur extrême concentration au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, ce qui atteste un succès certain et maintenu. Enfin, il faut noter que le texte a été copié jusqu'à une date assez tardive (le XVIII<sup>e</sup> siècle), ce qui atteste de l'usage qui a pu en être fait à l'époque moderne et peut être mis en relation avec l'absence d'exemplaires imprimés du *Viatique* en grec (contrairement à la version latine, disponible sous forme imprimée depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle). L'ancienneté relative de la traduction en grec d'un ouvrage arabe du X<sup>e</sup> siècle conduit à se poser la question du traducteur, sur lequel nous pouvons formuler quelques hypothèses.

##### 5. L'auteur de la traduction grecque

Dans un grand nombre de manuscrits la traduction de l'ouvrage est attribuée précisément dans le titre : ce titre donne, à côté du nom de l'œuvre et du nom de l'auteur arabe, comme il est attendu, l'identité du traducteur. Il faut néanmoins noter que ce titre développé ne se trouve pas

<sup>82</sup> B. MONDRAIN, *La lecture et la copie des textes scientifiques à Byzance pendant l'époque paléologue*, in G. DE GREGORIO, M. GALANTE (éd.), *La produzione scritta e scientifica nel medioevo : libro e documento tra scuole e professioni*, Spoleto, 2012, p. 607-632 et *Lire et copier Hippocrate - et Alexandre de Tralles au XIV<sup>e</sup> siècle*, cit. n. 73, p. 359-410.

<sup>83</sup> B. MONDRAIN, *La Collection hippocratique à Byzance d'après les manuscrits*, in J. JOUANNA, M. ZINK (éd.), *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société. XIV<sup>e</sup> Colloque International Hippocratique*, Paris, 2015, p. 385-399, en particulier p. 392-399.

dans les manuscrits les plus anciens (le *Vaticanus gr.* 300 ne comporte pas de titre et le *Parisinus gr.* 2311, mutilé en son début, n'en a pas gardé de traces) dont la copie peut être attribuée à l'Italie méridionale<sup>84</sup>. Il se lit ainsi (j'indique également quelques variantes) : βίβλος λεγομένη τὰ ἐφόδια τοῦ ἀποδημούντος / τῶν ἀποδημούντων συντεθείσα/συντεθειμένη παρὰ ἔπρου βαγζαφάρ τοῦ ἔβην ἐλγζηζάρ / ἐλζηβάρ μεταβληθείσα εἰς τὴν ἐλλάδα γλώτταν παρὰ κωνσταντίνου πρωτασυγκρίτου / ἀσυγκρίτου / ἀσικρίτου τοῦ ῥηγενοῦ / ῥηγίνου. Ainsi nous avons ici le titre de l'œuvre (τὰ ἐφόδια τοῦ ἀποδημούντος / τῶν ἀποδημούντων), l'auteur de sa composition (συντεθείσα / συντεθειμένη παρὰ ἔπρου βαγζαφάρ τοῦ ἔβην ἐλγζηζάρ / ἐλζηβάρ) et, presque mis sur le même plan (sans conjonction de coordination καὶ entre les deux participes passifs), le nom du traducteur en grec ([παρὰ] κωνσταντίνου πρωτασυγκρίτου / ἀσυγκρίτου / ἀσικρίτου τοῦ ῥηγενοῦ / ῥηγίνου).

Qui est ce Constantin de Reggio *prôtasecretis* ou *asêkrêtês* (Κωνσταντίνος πρωτασηκρήτις ou ἀσηκρήτης ὁ ῥηγενός)? La fonction de ce dernier pose question : en effet, elle est donnée dans le titre développé qu'on trouve dans les manuscrits mais d'importantes variantes existent. Un sondage effectué sur vingt-et-un témoins atteste de ces variantes : il est dit tantôt πρωτασυγκρίτου (*Vindobonensis med. gr.* 30), ἀσυγκρίτου (*Parisini gr.* 2224 et 2312), ἀσικρίτου (*Vindobonensis med. gr.* 20 et *Parisinus gr.* 2239), πρωτασηκρήτου (*Laurentiani Plut.* 74.19 et 75.4 (partie restaurée dans les deux cas)) et sa variante au nominatif (mais toujours accordée au nom de Constantin au génitif dans le *Vaticanus Ottobonianus gr.* 339 et le *Parisinus suppl. gr.* 57). Depuis Daremberg, on considère que Constantin de Reggio est *prôtasêkrêtis* et que le qualificatif d'*asêkrêtês* atteste d'une mauvaise lecture de la lettre α- à valeur d'ordinal πρώτος (*prôtos*). Si c'est bien le cas, alors Constantin de Reggio avait une fonction officielle importante et était chef de la chancellerie impériale, une activité qui le situerait plutôt à Constantinople.

Mais Georges Costomiris reprend ces éléments dans son étude sur le *Viatique*<sup>85</sup> et souligne qu'*ἀσηκρήτης* (*asêkrêtês*), mot qui vient du latin *asecretis* ou *a secretis*, signifie secrétaire royal et qu'il s'agit d'une fonction bien attestée (en témoigne le *Glossarium* de Du Cange qui renvoie même l'entrée πρωτασηκρήτις à ἀσηκρήτης/ἀσηκρήτις<sup>86</sup>). Ainsi, il est permis d'hésiter sur la véritable fonction de Constantin de Reggio. Dans tous les cas, ce dernier avait une fonction officielle.

Plusieurs érudits à l'époque moderne l'ont identifié à Constantin l'Africain par une sorte de télescope en raison de la célébrité des travaux médicaux de Constantin l'Africain et de la ressemblance des prénoms. Parmi eux, Peter Lambeck en 1674, dans la notice consacrée au *Vindobonensis med. gr.* 20 de son catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale de Vienne, défendit le premier avec force l'identification des deux Constantin<sup>87</sup> : pour cela il reprend le récit de Pierre le Diacre (1107-1150/1159), moine et bibliothécaire du Mont-Cassin et auteur d'un *De uiris illustribus*

<sup>84</sup> Sur le *Vaticanus gr.* 300, voir S. LUCÀ, *I Normanni...*, cit. n. 48 ; sur le *Parisinus gr.* 2311, l'hypothèse d'une origine italiote a été proposée par Paul Canart, dans P. CANART, *Le livre grec en Italie méridionale sous les règnes normand et souabe : aspects matériels et sociaux*, in *Scrittura e civiltà*, 2, 1978, p. 103-162, ici p. 146.

<sup>85</sup> Voir G. A. COSTOMIRIS, *Études sur les écrits inédits des anciens médecins grecs*, cit. n. 72, ici p. 103.

<sup>86</sup> Ch. DU FRESNE DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ grecitatis*, Officina Anissoniana, Joannes Posuel et Claudius Rigaud, Lugduni, 1688 [Réimpr. Paris, 1943], p. 137-138 (entrée ἀσηκρήτις) et 1262 (entrée πρωτασηκρήτις).

<sup>87</sup> P. LAMBECK, *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Cæsara Vindobonensi liber sextus*, cit. n. 65, ici p. 125-132 ; le manuscrit est cité sous son ancienne cote « 29 ».

*casinensibus opusculum*, dans lequel on trouve une vie de Constantin l'Africain<sup>88</sup> : Constantin, né à Carthage, quitte cette ville dans sa jeunesse pour gagner « Babilonia » (nom qui semble désigner plutôt le Caire<sup>89</sup>) où il apprend toutes les disciplines scientifiques des Chaldéens, des Arabes, des Perses, des Égyptiens et des Indiens. Il reste là-bas trente-neuf ans ; à son retour à Carthage, ses connaissances extraordinaires le rendent suspect aux yeux de ses concitoyens qui prévoient en cachette de le tuer. Ayant eu connaissance du complot avant son exécution, il quitte l'Afrique en secret, par navire, et gagne Salerne, où il se cache quelque temps, déguisé en mendiant. Puis, reconnu par le frère du roi « babylonien » — qui se trouve à ce moment-là à Salerne —, il est couvert d'honneurs par Robert Guiscard, duc d'Apulie, de Calabre et de Sicile. Mais il décide de quitter le monde et prend l'habit monastique au Mont-Cassin, où il devient le célèbre traducteur que nous connaissons. Pour Lambeck, parmi les honneurs que lui décerne Robert Guiscard figure celui de *prôtasêkrêtis*. À la suite de Lambeck, Fabricius dans sa *Bibliotheca Græca* en 1726 identifiera les deux Constantin<sup>90</sup>.

Cette identification peut cependant être mise en doute. En effet, tout d'abord, si Constantin l'Africain a été actif au Mont-Cassin, l'auteur auquel est attribuée la traduction grecque est lié à Reggio, ce qui ne les met pas tout à fait dans la même région. Ensuite, si Constantin est bien appelé *prôtasêkrêtis*, il faut noter la fonction officielle qui lui est attribuée (chef de la chancellerie impériale) et qui semble le mettre en relation avec une activité à Constantinople. Cette fonction très éminente n'était cependant très vraisemblablement ni celle du traducteur du *Viatique* ni celle de Constantin l'Africain. Dans son travail sur les titres et les fonctions dans l'Empire byzantin, Rodolphe Guiland mentionne un Constantin Mesarites, curopalate et juge du velum, attesté dans deux rescrits patriarcaux en 1166 et 1173, qui fut peut-être ensuite *prôtasêkrêtis*<sup>91</sup>. Ce dernier était issu d'une famille de l'aristocratie byzantine, ce qui est donc incompatible avec l'origine du traducteur. Faut-il penser que Constantin de Reggio avait une fonction équivalente à la cour des rois normands de Sicile? Si dans le cas contraire il était *asêkrêtês*, il était alors secrétaire royal et pouvait avoir exercé cette fonction auprès de la nouvelle dynastie.

Enfin, il ne faut pas exclure l'hypothèse selon laquelle l'attribution à Constantin de Reggio ait été faite sur la base d'une confusion à date ancienne entre le traducteur en grec du *Viatique* et son traducteur en latin, Constantin l'Africain, dont la renommée était déjà établie aux XII-XIII<sup>e</sup> siècles. En effet, aucun des deux manuscrits les plus anciens et originaires d'Italie méridionale ne comportent cette attribution. Il n'est donc pas exclu que cette même erreur ait été faite déjà à époque ancienne, sur la base d'une confusion entre les deux noms et les deux régions assez voisines.

Ces différents éléments semblent rendre l'identification avec Constantin l'Africain bien difficile. C'est ce que Daremberg a été le premier à montrer dans son enquête, sur la base d'abord d'un argument chronologique erroné, et ensuite de plusieurs arguments lexicologiques. Son premier argument (chronologique) est que le *Vaticanus gr. 300* (qu'il attribue à la fin du X<sup>e</sup> siècle ou au plus tard au début du XI<sup>e</sup>) a été copié à une époque voisine d'Ibn al-Ġazzār lui-même, et qui précède celle de Constantin l'Africain. Cet argument est faux dans la mesure où ce manuscrit peut à présent

<sup>88</sup> Cette vie est reprise sous une autre forme dans les Chroniques du monastère du Mont-Cassin, en quatre livres, dont les deux premiers sont de Léon de Marsi (Leo Marsicanus) et les deux derniers de Pierre le Diacre (voir J. P. MIGNE, *Leonis Marsicani et Petri Diaconi chronica monasterii Casinensis*, PL 173, XXIII, 767 A 10 - 768 A 11). L'édition que consulte Peter Lambeck (qui présente des variations avec celle de J. P. Migne) est celle des *Chronica sacri Casinensis cœnobii*, Lazarus de Soardis, Venetiæ, 1513, III, 34, f. 102r-v.

<sup>89</sup> D. JACQUART, F. MICHEAU, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, cit. n. 35, ici p. 98.

<sup>90</sup> J. A. FABRICIUS, *Bibliothecæ Græcæ volumen duodecimum*, Christian Liebezeit et Theodor Christoph Felginer, Hamburgi, 1726, p. 780.

<sup>91</sup> R. GUILLAND, *Titres et fonctions de l'Empire byzantin*, London, 1976 (ici III, p. 209).

être daté des années 1140<sup>92</sup>. Daremberg souligne aussi que, lorsque Constantin l’Africain cherche à expliquer un mot grec, il l’emploie de manière fautive, ce qui tendrait à montrer qu’il n’avait pas une connaissance très bonne du grec, et qu’il lui aurait été difficile de faire également une traduction en grec du traité<sup>93</sup> : par exemple, dans la description de l’alopécie, les versions arabe et grecque ont : « On appelle cette maladie (l’alopécie) maladie du renard, parce qu’elle affecte la plupart des renards », tandis que Constantin explique : « Ideo allopicia dicitur quod uulpes, que græce *allopide* nuncupatur, hoc sepe patiuntur » (or renard se dit ἀλώπηξ (*alôpex*) en grec, et non \*ἀλλόπις ou \*ἀλλόπιδος) ; enfin, le vocabulaire arabe qu’on trouve reproduit tel quel, en caractères latins, dans la traduction latine est dans la version grecque véritablement traduit : cela permet de montrer que la traduction latine n’a pas été effectuée à partir du grec, mais à partir de l’arabe. Par exemple, au chapitre 1 du livre 4, le terme d’œsophage (مَرِيء (*marī*) en arabe) est rendu par *meri* dans la traduction latine, mais δίοδον en grec ; ou encore au chapitre 8 du livre 6, le terme d’abdomen (صِفَاق (*ṣifāq*) en arabe) se lit *sifac* dans la traduction latine mais κοιλίη en grec.

Ces remarques textuelles lexicologiques précises sont importantes. Elles peuvent cependant être complétées par différents éléments qui concernent notamment la structure même du texte et la position du traducteur par rapport à son texte.

Je rappellerai que le *Viaticum* de Constantin est une version abrégée du texte arabe tandis que le texte grec, par ses proportions, se rapproche beaucoup plus du texte arabe. Selon Charles Daremberg et Manfred Ullmann, qui se sont tous deux intéressés au détail du texte grec en même temps qu’à l’arabe, le texte grec est même plus étendu que l’arabe puisque le traducteur a ajouté des remèdes tirés d’autres auteurs, comme Oribase (Ὀριβασίου, à la fin du chapitre 25 du livre 2) et Arétée (Ἀρεταίου au début du chapitre 12 du livre 5)<sup>94</sup>. En plus de ces exemples, Ch. Daremberg et M. Ullmann donnent des passages (comme ceux qui citent Posidonia ou Parménide) qui sont en fait tirés du commentaire de Jean d’Alexandrie au livre 6 des *Épidémies* d’Hippocrate. Ainsi le texte grec serait, contrairement à la version latine, une version même amplifiée du traité original.

En même temps, le traducteur Constantin de Reggio est beaucoup plus fidèle à son texte de départ que ne l’est Constantin l’Africain, même s’il ajoute des remèdes tirés d’autres auteurs. Il se réfère explicitement à plusieurs reprises à l’auteur de l’ouvrage dont il cite le nom (comme dans les introductions aux livres 3 et 6) : ainsi, il se pose en véritable traducteur et ne cherche pas à abrégé son texte modèle ni à s’approprié le traité. Si les deux Constantin n’étaient qu’une seule personne, on voit mal pourquoi dans un cas il se serait approprié la composition du traité mais pas dans l’autre. D’autre part, Ibn al-Ġazzār utilise volontiers, notamment dans les introductions des livres — qui présentent leur contenu — la première personne du pluriel ; dans la traduction grecque, on retrouve cet usage, à la différence du latin. Il semble donc permis de distinguer deux traducteurs.

## 6. Le *Viaticum du voyageur* : sa structure

Le *Viaticum du voyageur* est divisé en sept livres qui présentent un panorama des affections les plus courantes. Ces sept livres sont chacun divisés en chapitres qui sont appelés étonnamment

<sup>92</sup> Voir en dernier lieu S. LUCÀ, *Testi medici e tecnico-scientifici...*, cit. n. 48.

<sup>93</sup> Sur la connaissance du grec que pouvait avoir Constantin l’Africain, voir E. MONTERO CARTELLE, *Encuentro de culturas en Salerno : Constantino el Africano, traductor*, cit. n. 25, p. 74-75.

<sup>94</sup> Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8, ici p. 68 et 70 et M. ULLMANN, *Die Medizin in Islam*, cit. n. 14, ici p. 148, ce dernier reprenant les données de Daremberg.



πύλαι, « portes »<sup>95</sup>. Le terme n'est pas courant en ce sens en grec : c'est là en fait un héritage de l'arabe باب (*bāb*, pl. أبواب, *abwāb*) qui, à côté du sens de « porte », désigne également de façon courante le « chapitre ». Chaque chapitre commence par une définition de la maladie et une description de ses symptômes et se termine par des remèdes avec leur posologie précise. Ces remèdes, non numérotés à l'exception d'un petit nombre de manuscrits<sup>96</sup>, sont dans un grand nombre de témoins mis en évidence par un retour à la ligne et une rubrication de l'initiale. Le terme grec pour désigner ces remèdes est στήλη, ce qui est à première vue étonnant. En effet, le mot signifie « stèle, colonne », parfois « contrat », et les lexiques ne donnent aucun sens particulier ; seul le *Glossarium* de Du Cange mentionne ce sens de « remède » avec pour référence le texte du *Viatique*, mais l'origine du mot n'est pas fournie<sup>97</sup>. Le terme arabe correspondant dans le texte est صفة (*ṣifa*) qui signifie « marque distinctive, propriété, qualité particulière », mais aussi « description, caractéristique » et, dans les textes médicaux arabes, « remède ». Le dictionnaire de Daniel Reig renvoie صفة (*ṣifa*) à la racine وصف (*wṣf*) qui signifie « décrire, qualifier, caractériser », mais surtout « prescrire » (un remède), ce qui donne وَصْفَةٌ (*waṣfa*) avec le sens de « remède » (ce n'est cependant pas le terme que nous avons dans le texte du *Viatique*).

Si l'on examine à présent les rapports entre le terme de *ṣifa* en arabe et celui de *stēlē* en grec, voici une hypothèse possible. Il existe en arabe le terme *ṣuffa* (صَفَّة), formé sur la racine gémisée صَفَف (*ṣff*) qui signifie « aligner, ranger ». Ce terme *ṣuffa* désigne un « bloc de pierre rectangulaire » : or, c'est tout à fait le sens de *stēlē* ! Comment une telle confusion serait-elle possible ? L'explication qu'on peut avancer est que le traducteur s'est forcément rendu compte que la traduction par *stēlē* était absurde, mais a souhaité conserver le calque terminologique de l'arabe (en l'occurrence erroné). Cela peut suggérer que le traducteur travaillait avec un dictionnaire. Cette hypothèse — la seule et la plus convaincante jusqu'à présent pour expliquer une telle traduction — permet de faire des conjectures sur la volonté du traducteur de rester au plus près du texte arabe<sup>98</sup>.

Le nombre de chapitres par livre oscille entre seize et vingt-cinq, avec une exception pour le livre 7 qui en contient trente-cinq : vingt-cinq chapitres pour le livre 1 ; vingt-cinq chapitres pour le livre 2 ; seize chapitres pour le livre 3 ; vingt chapitres pour le livre 4 ; vingt chapitres pour le livre 5 ; vingt chapitres pour le livre 6 ; trente-cinq chapitres pour le livre 7. Les chapitres couvrent en moyenne une trentaine de folios (entre vingt-quatre et quarante-et-un<sup>99</sup>), et il n'y a pas de corrélation entre un plus grand nombre de chapitres et un plus grand nombre de folios (en témoigne le livre 3, qui contient seize chapitres sur vingt-huit folios, alors que le livre 2 offre vingt-cinq chapitres sur vingt-trois folios). Le nombre des chapitres est le même dans la version grecque entre les différents manuscrits (à de très rares exceptions près). Entre la version grecque et le texte arabe (tel qu'il se

<sup>95</sup> Ce terme, ailleurs utilisé comme terme technique de décoration des manuscrits, désigne « chapitre » seulement dans le *Viatique*. Voir B. ATSALOS, *Termes byzantins relatifs à la décoration*, in G. PRATO (éd.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio Internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, Firenze, 2000, t. II, p. 445-511, ici p. 477-478, en particulier n. 178. De fait, les deux manuscrits que mentionne l'auteur et dans lesquels πύλη a le sens de « chapitre » sont deux manuscrits du *Viatique* : le *Vaticanus gr. 300* et le *Parisinus gr. 2239*.

<sup>96</sup> Citons le *Laurent. Plut.* 74.19 et le *Parisinus gr. 2239*.

<sup>97</sup> Ch. DU FRESNE DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ grecitatis*, cit. n. 86, *Appendix* p. 175, à l'entrée στήλη (fin).

<sup>98</sup> Je tiens à remercier ici encore Julien Dufour, maître de conférences à l'université de Strasbourg, pour son hypothèse linguistique.

<sup>99</sup> Le nombre des folios est tiré du *Laurentianus Plut.* 75.4, manuscrit copié par une seule main, dont l'écriture et la mise en page sont très régulières et dont seul le premier folio a été restauré.

trouve dans l'édition tunisienne de 1999<sup>100</sup>), il est majoritairement le même. Quelques exceptions cependant peuvent être relevées : le livre 1 contient vingt-six chapitres dans l'édition de 1999 mais Dugat, qui a noté les titres des chapitres du manuscrit de Dresde, ne signale que vingt-cinq chapitres. Lorsqu'on regarde dans l'édition imprimée arabe, on remarque à la fin du chapitre vingt-cinq et avant le début du livre 2 une *basmala*<sup>101</sup>, comme s'il y avait une rupture dans le traité à ce moment-là. Le livre 7 contient seulement trente chapitres, mais plusieurs chapitres ont été ajoutés dans la traduction grecque.

Le texte est globalement long puisqu'il s'étend sur un espace compris entre 160 et 250 folios, selon la mise en page et le module de l'écriture du manuscrit. Une première étape pour reconstituer l'histoire du texte et de sa transmission est donc de mettre en évidence sa structure et ses articulations. Cette opération peut non seulement aider à mettre en lumière l'objet du *Viatique* mais également à apprécier l'importance de manuscrits qui ne sont pas toujours bien connus ni décrits.

Le premier point que j'aborderai ici sera la question des « seuils » du traité, notamment par une analyse de deux introductions qu'on trouve dans deux témoins, ainsi que des pinax, ces tables des matières qui se trouvent sans exception, lorsque le manuscrit n'est pas mutilé et qu'il contient le traité dans son entier, en tête des manuscrits du *Viatique du voyageur*. Une courte recension de ces pinax permettra de déterminer en quoi ils peuvent être importants pour appréhender le traité. Enfin, je m'intéresserai à une question de dénomination et de numérotation des livres dans certains manuscrits, avant de me pencher sur le statut des petits opuscules médicaux (mentionnés par Duffy) transmis dans un grand nombre de témoins.

#### A. Le cas des introductions

Le titre du traité, comme nous l'avons vu, varie assez peu en fonction des témoins. Mais deux manuscrits contiennent en plus sous deux formes différentes une véritable introduction qui précède le texte à proprement parler et qu'on peut considérer comme non authentique : on n'en trouve pas de traces dans le texte arabe, le ton est assez différent du ton habituel d'Ibn al-Ğazzār, et peu de témoins les transmettent. La première se trouve dans un manuscrit conservé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale d'Espagne, le *Matritensis Vitr.* 26-1 (et dans un manuscrit qui descend de lui, le *Scorialensis* T. II. 14, volume attribuable au milieu du XV<sup>e</sup> siècle). Dans ce volume de papier, attribuable par les filigranes au dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>102</sup>, l'introduction suit le pinax et occupe le verso de son dernier folio (f. 3v) — elle se trouve donc en regard du premier folio du texte. Son auteur commence par recommander le traité à toute personne s'intéressant à la médecine (ἔδει [...] μηδένα τὸν τὴν ἰατρικὴν μετερχόμενον τέχνην τῆσδε τῆς βίβλου ἀμοιρεῖν). En effet, alors que les traités médicaux précédents, du fait de leur composition harmonieuse (ἐναρμονίως συντεθημένοι), enseignaient la plupart de leurs doctrines d'une façon abrégée (συντετμημένως) et peu claire (ἀσαφῶς), ce traité-ci, plus récent, n'en est donc que plus utile et indispensable (ὅσον μεταγενεστέρα τῶν ἄλλων, τοσοῦτον καὶ ὠφελιμοτέρα καὶ ἀναγκαιοτέρα). Son auteur rassemble tous les remèdes utiles et nécessaires (ὅσα χρήσιμα καὶ ἀναγκαῖα), indique pour chaque maladie d'où elle vient (πόθεν γίνεται), quels sont ses symptômes (τίνα τὰ σημεῖα) et comment les soigner (πῶς θεραπεύονται). Toujours selon l'auteur de cette introduction, l'ouvrage est dénommé « Viatique des voyageurs » (ἐφόδια τῶν ἀποδημούντων) et est attribué à Ahmad

<sup>100</sup> M. SUWAYSĪ *et al.*, *Zād al-mūsāfir...*, *cit.* n. 17.

<sup>101</sup> La *basmala* est expression rituelle présente au début de chacune des sourates du Coran (sauf la IX), et qu'on trouve souvent dans les manuscrits avant le début du texte.

<sup>102</sup> Son format est de 285 x 199 mm et il contient 307 folios (+ 53a, 268a, 306a). Sur ce manuscrit, on pourra consulter la description dans M. CORTÉS ARRESE, I. PÉREZ MARTÍN (éd.), *Lecturas de Bizancio. El legado escrito de Grecia en España*, Madrid, 2008, p. 162-163 (n° 35, avec deux planches) ; filigrane relevé par Inmaculada Pérez Martín : « trois monts surmontés d'une croix », proche du n° 6270 du répertoire de Mošin-Traljić, dans A. MOŠIN et S. M. TRALJIĆ, *Filigranes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Zagreb, 1957 (attesté en 1366).

fil d'Abramios ibn Khaled le médecin (οὗτος ὁ ποιητῆς Ἄχμεθ ὀνόματι υἱὸς ὦν ἀβραμίου τοῦ ἰβιχάλετ τοῦ ἱατροῦ) ; celui-ci était, « à ce qu'il semble », un voyageur lui-même (ταξέοτης ὑπάρχων ὡς ἔοικεν) : il y a donc une différence entre le nom de l'auteur tel qu'il est donné dans le titre et dans cette introduction. Il s'agit bien cependant d'Ibn al-Ġazzār, qui est tantôt désigné comme fils d'Abramios et petit-fils de Khaled (également dans l'introduction au livre 3 : ὁ γνωριζόμενος ἄχμεθ υἱὸς τοῦ ἀβραμίου, ἔκγονος δὲ τοῦ χάλετ et dans le titre du livre 6 : (συνέθετο) ἄχμεθ ὁ τοῦ ἀβραμίου υἱὸς τοῦ ἰβιχάλετ τοῦ ἱατροῦ) et tantôt comme ἔπρου βαγ ζαφάρ τοῦ ἔβην ἐλγηζάρ. De plus, le scribe de cette introduction n'est pas celui du texte principal : sa main se trouve principalement dans cette page, et est responsable également de quelques notes marginales dans le corps du manuscrit. Cette introduction « promotionnelle » doit donc bien être considérée comme inauthentique, et ajoutée (sans doute juste après la copie du manuscrit, sur ce verso de folio qui était resté blanc entre le pinax et le début de l'ouvrage) dans un contexte qui reste à déterminer.

Quant à la seconde introduction, de contenu différent, on peut la lire dans un seul manuscrit, bien plus tardif, puisqu'on peut l'attribuer au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et qu'il est intégralement dû à Jacques Diassorinos, qui a fait partie, autour des années 1550, des copistes grecs qui travaillaient à la bibliothèque de Fontainebleau — le *Parisinus gr. 2241*<sup>103</sup>. Il contient seulement une partie du *Viatique*. Dans ce manuscrit, la division en livres et chapitres correspondants n'existe plus : les chapitres sont numérotés en continu du début à la fin du manuscrit<sup>104</sup>. C'est ainsi que le dernier chapitre copié, sur la toux (περὶ βηχός), qui est normalement le chapitre 6 du livre 3, est ici numéroté οζ' (= 77). Le titre du traité, au f. 1r, est le suivant : μετὰφρασις τῶν ἐφοδίων Ἰσαὰκ τοῦ ἰσραηλίτου τοῦ διασημοτάτου τῶν ἀρράβων ἱατροῦ · ἀπὸ φωνῆς Κώσταντος τοῦ μεμφίτου ἱατροῦ ; c'est-à-dire qu'il est présenté comme une paraphrase du traité originel (on remarque ici le substantif μετὰφρασις qui remplace en quelque sorte le participe passif μεταβληθεῖσα du titre habituel), qui plus est « ἀπὸ φωνῆς », c'est-à-dire qu'il s'agirait de notes prises lors d'un cours oral ; ici le traducteur, qualifié de médecin, est appelé Constance de Memphis. On ne retrouve nulle part ailleurs cette attribution. À la suite de ce titre, au début de l'introduction, celui qui a remanié la traduction s'adresse à un certain « Addaios » qu'il qualifie d'« excellent » (ἀδδαίε σπουδαιότατε), et qui apparaît comme le dédicataire de l'ouvrage. Écrite dans une langue châtiée, cette introduction fait l'éloge non seulement du livre et de ses qualités mais aussi du traducteur lui-même. L'ouvrage, dit l'auteur de la traduction, offre la plus grande utilité aux personnes de bonne volonté et aux simples particuliers (μεγίστην τὴν ὠφέλειαν σπουδαίοις τε καὶ ἰδιώταις παρέχουσα) : en effet, ce traité peut être utile à tous, quand ils voudront s'occuper de quelque maladie que ce soit qui les affectera (δι' ἧς γὰρ τις ῥαδίως ἂν ὠφεληθεῖη, τῆς αὐτῷ συμβησομένης οἰασδήποτε ἀρρωστίας ἐπιμελούμενος), et, en particulier, à celui qui voyage fréquemment (ὁ θαμίνως [...] ἀποδημῶν, on notera ici l'adverbe fort rare θαμίνως), « comme toi tu as l'habitude de le faire souvent dans tes voyages dans le Caucase » (καθάπερ καὶ σὺ τοῦτο πολλάκις ποιεῖν εἴωθας ἀπαίρων πρὸς Καυκασίου (sic)). C'est de là, dit-il, que le traité tire son nom de « Viatique » (ἐφόδια). Le traducteur en profite pour souligner l'importance de sa tâche (οὐ σμικρὰν ὠφέλειαν ποριζόμενος πολλῇ τῇ σπουδῇ ἐκ τῆς ἐκείνου ἀρραβικῆς διαλέκτου εἰς τὴν ἐλληνικὴν) et signale qu'il a ajouté au texte un grand

<sup>103</sup> L'attribution à Jacques Diassorinos (*RGK*, I 143, II 191, III 241) a été faite pour la première fois par Henri Omont, dans H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, cit. n. 71, t. II, Paris, 1888, p. 220 et a été confirmée par le *Repertorium der griechischen Kopisten*. Le format du manuscrit est de 300 x 201 mm et il contient 188 folios.

<sup>104</sup> Ce type de présentation porte, semble-t-il, la marque des *iatrosophia* plus tardifs, ces manuels pratiques qui consistaient en accumulation de recettes et de remèdes en usage dans les hôpitaux byzantins, et également dans les monastères. Souvent, dans ces cas-là, le *Viatique* circule comme un seul gros traité où les divisions originelles n'existent plus.

nombre de remèdes tirés des médecins les plus expérimentés : la liste qu'il donne est longue et contient surtout, après Hippocrate et Galien, des auteurs arabes ou qui ont des noms à consonance arabe. Il se peut qu'on ait ici à faire à une fausse attribution de la part du copiste Jacques Diassorinos, afin d'augmenter volontairement le prestige et le prix de vente du livre auprès de lecteurs occidentaux<sup>105</sup>. En tout cas ce copiste est connu pour des dédicaces en vers qu'il composait et portait sur des manuscrits copiés par lui<sup>106</sup>. Dans l'introduction du manuscrit copié par Diassorinos, l'auteur du traité n'est plus Ibn al-Ğazzār, mais « Isaac l'Israélite », présenté comme « le plus remarquable des médecins arabes ». On remarque là encore l'attribution à Isaac, mais dans un manuscrit tardif. Jacques Diassorinos ne semble pas avoir reproduit le texte dans un autre manuscrit.

## B. Les pinax

Tous les manuscrits qui contiennent la totalité du *Viatique du voyageur* font précéder le texte d'un pinax. Ce dernier est un bon point de départ pour l'observation de la structure du traité. En effet, par sa nature, le pinax appartient au texte tout autant qu'il lui est extérieur. Comme il permet d'embrasser en un coup d'œil la totalité de l'ouvrage, il a une visée éminemment pratique et donne au lecteur la possibilité de se repérer dans le texte. Le pinax est placé juste avant le début du traité et souvent, aussi, au début du manuscrit : de fait, comme le traité est très long, les manuscrits contiennent en règle générale avant tout le *Viatique du voyageur* — ainsi que quelques autres ouvrages médicaux de taille plus réduite — et l'ouvrage est en première position dans le livre<sup>107</sup>. Ainsi, dans le *Vaticanus gr.* 300, on trouve un pinax rubriqué, dans lequel les différents livres sont séparés par des bandeaux — mais les numéros des livres ne sont pas indiqués. Le pinax, copié sur deux colonnes, présente, en face du numéro d'ordre de chaque chapitre (indiqué en toutes lettres πρώτη πύλη, δευτέρα πύλη etc.), le titre du chapitre dans la seconde colonne, sous la forme classique περί suivi du nom de la maladie au génitif. C'est d'ailleurs la présentation de la version arabe originelle où, après le numéro (par exemple, *al-bāb al-'awwal* (الباب الأول)) se lit le titre du chapitre commençant par *fī* (في), correspondant au grec *peri* (περί). Les deux manuscrits arabes dont j'ai pu consulter une reproduction grâce au fac-similé de F. Sezgin présentent également un pinax du traité, copié à pleine page, et les numéros de chapitres avec leur titre se trouvent à la suite les uns des autres<sup>108</sup>.

Dans un grand nombre de cas, l'examen des manuscrits montre que le pinax originel a disparu : soit le texte du *Viatique* commence *ex abrupto*, soit ce début a été refait par un copiste restaurateur plus tardif. Dans ce dernier cas, il est difficile de savoir s'il y avait un pinax à l'origine, que le restaurateur a recopié puis a ajouté au manuscrit, ou si ce dernier ne contenait pas de pinax à l'origine, et que le pinax a été établi entièrement par le copiste-restaurateur. Dans deux manuscrits

<sup>105</sup> Il est possible que Diassorinos ait été faussaire, comme Constantin Paléocappa (*RGK*, I 225, II 316, III 364, dont l'écriture est d'ailleurs très proche) : voir L. COHN, *Konstantin Palæokappa und Jakob Diassorinos*, in *Philologische Abhandlungen. Martin Hertz zum siebzigsten Geburtstage von ehemaligen Schülern dargebracht*, Berlin, 1888, p. 123-143. Sur cette pratique, connue en particulier chez Andreas Darmarios, on pourra consulter E. ELIA, *Libri greci nella Biblioteca Nazionale Unversitaria di Torino. I manoscritti di Andreas Darmarios*, Firenze, 2014.

<sup>106</sup> Voir A. DAIN, *Copistes grecs de la Renaissance*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 3, vol. 1, 1963, p. 356-363, ici p. 359-360.

<sup>107</sup> C'est seulement à partir de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle, et dans de rares cas, qu'on pourra trouver, dans le même manuscrit, deux ou plusieurs traités massifs. On peut mentionner ici deux manuscrits de Paris, les *Parisini gr.* 2287 et 2224, le premier attribuable à la deuxième moitié du XV<sup>e</sup>, le second au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, qui contiennent tous deux à la fois le *Viatique du voyageur* et le *De materia medica* de Dioscoride.

<sup>108</sup> Voir F. SEZGIN (éd.), *Provisions for the Traveller...*, cit. n. 16.

du XIV<sup>e</sup> siècle, les *Laurentiani Plut.* 74.19 et 75.4<sup>109</sup>, tous deux copiés sur un papier à vergeures épaisses et attribuables par les filigranes au début de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le début est mutilé, et il a été complété (ainsi que le pinax) par deux restaurateurs du XV<sup>e</sup> siècle. Pour le *Laurent. Plut.* 74.19, il s'agit, pour les f. 1r-15v, d'un anonyme, et pour les f. 17r-25v, de Georges Moschos<sup>110</sup> ; pour le *Laurent. Plut.* 75.4, deux mains du XV<sup>e</sup> siècle ont participé à la restauration du manuscrit, une pour le pinax (f. 1r-2v) et l'autre pour le premier folio du traité (f. 3r-v). À chaque fois, le pinax se présente — comme dans le *Vaticanus gr.* 300 — sur deux colonnes. Dans le *Laurent. Plut.* 75.4, on trouve le numéro du chapitre, une croix, et son titre. Quant au *Laurent. Plut.* 74.19, les chapitres n'y sont pas numérotés mais on trouve une foliotation de chaque chapitre, avec la mention « εἰς φύλλ(ον) » précédant le numéro du folio. Cette pratique, qui n'est pas grecque mais occidentale, permet de renvoyer à une foliotation ajoutée *a posteriori* dans le manuscrit.

On la retrouve dans le pinax du *Parisinus gr.* 2311, manuscrit copié sur papier oriental et probablement originaire d'Italie méridionale<sup>111</sup>. Le corps du manuscrit peut être attribué au XII<sup>e</sup> siècle. Mais le pinax, attribuable par les filigranes au milieu du XV<sup>e</sup> siècle<sup>112</sup>, prend probablement la place d'un pinax plus ancien mais disparu : le manuscrit est en effet en fort mauvais état. Cependant, les deux folios qui contiennent le pinax (f. 2r-3v) se présentent de façon étonnante : le pinax est cette fois copié à pleine page. Seul le changement de livre est marqué par le passage à la ligne. Les chapitres sont copiés les uns à la suite des autres et non pas avec une ligne par titre de chapitre comme dans les autres manuscrits mentionnés, ce qui rend la présentation beaucoup moins aérée. D'autre part, les chapitres sont aussi accompagnés d'une foliotation indiquée sous la forme « εἰς φύλλον », comme dans le *Laurent. Plut.* 74.19. Enfin, les titres présentent des différences par rapport à ceux des autres pinax. En effet, le copiste du pinax a tendance à les regrouper par thème. Ainsi, lorsque quatre chapitres qui se suivent portent sur des affections de la tête, le copiste ne recopie pas les quatre titres, mais les rassemble sous un titre général : de cette façon, le chapitre du livre 1 intitulé dans le pinax *περὶ πιτυριάσεως κεφαλῆς καὶ ἑτέρων ἐν τῇ κεφαλῇ παθῶν εἰς φύλλ(ον) ζ'* (sur les pellicules et les autres affections de la tête, au folio 7) correspond en fait aux chapitres 5 (*περὶ πιτυριάσεως τῆς γινομένης ἐν τῇ κεφαλῇ*, sur les pellicules qui se produisent sur la tête), 6 (*περὶ τῶν τραυμάτων τῶν γινομένων ἐν τῷ δέρματι τῆς κεφαλῆς*, sur les blessures qui se produisent dans le cuir chevelu), 7 (*περὶ τῆς ἀρρωστίας τῆς καλουμένης μελιτώδους . παρὰ τοῦ κοινοῦ καλουμένη ἢ γλυκεία*, sur la maladie appelée « mielleuse », elle appelée par le commun la « sucrée ») et 8 (*ἕτερα δὲ εἶδη κακώσεως γεννώμενα ἐν τῷ δέρματι τῆς κεφαλῆς*, autres sortes de mal qui naissent dans le cuir chevelu). Ce regroupement pourrait être expliqué par le fait que le copiste était peut-être également un médecin, pour lequel la table des matières était un moyen commode de se retrouver dans le traité. Ces indices incitent à faire l'hypothèse qu'il a recomposé un pinax pour son usage personnel, alors que celui du manuscrit avait déjà disparu — ou qu'il n'existait pas de pinax à l'origine.

Ces réfections de pinax témoignent que ce dernier était souvent endommagé. De fait, un nombre conséquent de manuscrits importants du *Viatique* (neuf) ont leur début mutilé. Parmi eux, le *Parisinus gr.* 2239 est un témoin de poids du *Viatique* attribuable à la toute fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au

<sup>109</sup> Le format du *Laurent. Plut.* 74.19 est 285 x 190 mm et il contient 223 f. ; le *Laurent. Plut.* 75.4, de 244 f., mesure quant à lui 295 x 201 mm.

<sup>110</sup> Comme Brigitte Mondrain l'a montré dans son séminaire à l'École pratique des Hautes Études (Section des sciences historiques et philologiques) 2015-2016. Le f. 16r-v est resté blanc.

<sup>111</sup> Voir P. CANART, *Le livre grec en Italie méridionale sous les règnes normand et souabe*, cit, n. 84, ici p. 146.

<sup>112</sup> Au f. 3, filigrane « trois monts dans un cercle », très proche du n° 11845 du répertoire de Briquet, dans Ch. M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier dès leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600*, Genève, 1907 (attesté dans les années 1441-1442).

tout début du XIV<sup>e</sup> siècle (il sert également de base à Daremberg pour ses collations<sup>113</sup>). Il est copié sur papier oriental par deux mains principales ; le texte est écrit tantôt à pleine page (f. 1r-43v, 145r (l. 1-12), tantôt sur deux colonnes (f. 44r-144v, 145r (l. 13)-163v). Le *Parisinus gr.* 2239 est mutilé à la fin (au début du traité sur les purgatifs d'Ibn Māsawayh dans sa version grecque attribuée à Jean Damascène— donc après le *Viatique*, qui est complet) mais pas au début. Il commence au f. 1r par le premier chapitre du *Viatique*, sans pinax le précédant, ce qui pourrait laisser penser qu'il n'y avait pas de pinax à l'origine. Or, il m'a été permis de retrouver, collé pour restaurer la marge supérieure du f. 98 — assez endommagé — un morceau de texte copié par la main A qui s'est avéré contenir une partie du pinax du livre 7 et dernier du *Viatique du voyageur*. Il s'ensuit donc qu'un pinax existait originellement dans le manuscrit (sur un cahier à part et non numéroté, comme c'était la pratique habituelle dans les manuscrits byzantins). Malheureusement, ce qu'il en reste ne permet pas de conjecturer le contenu de la fin du livre avant sa mutilation à la suite du f. 163. Le pinax s'arrête en effet à l'opuscule intitulé *περὶ ἀντιδότων καὶ τῆς ἐνεργείας αὐτῶν*, qui se trouve aux f. 160v-162v, et par conséquent va moins loin que le contenu du manuscrit.

Dans deux manuscrits — qui constituent par ailleurs une branche spécifique de la tradition manuscrite, le *Matritensis Vitr.* 26-1 et le *Scorialensis T. II.* 14 —, on trouve, en plus du pinax général en début de manuscrit, des pinax intermédiaires qui annoncent le contenu de chaque livre, livre 1 excepté. Cette exception peut s'expliquer aisément par le fait que le pinax général se situait au début du traité, et donc juste avant le livre 1 : il pouvait par conséquent être vu comme superficiel et non nécessaire d'ajouter encore un pinax spécifique pour le livre 1. Dans le *Laurentianus Plut.* 74.19, un pinax pour le livre 1 seulement a été copié entre le pinax général du traité et le début du texte. Ce pinax est lui aussi de la main de Georges Moschos, mais les initiales des titres des chapitres ne sont pas rubriquées. Sa présence est difficilement explicable : il ne se trouvait probablement pas dans le manuscrit avant restauration. L'hypothèse que l'on peut faire est que Moschos avait l'intention, dans sa restauration, d'insérer des pinax de livres pour chaque livre du *Viatique*, mais que le livre 1 est le seul dont il ait eu en charge la restauration du début. Il intervient à d'autres moments dans le manuscrit, mais jamais pour des débuts de livres. Le pinax spécifique du livre 1 contient quelques variantes par rapport au pinax général du manuscrit, qui n'affectent cependant pas le contenu médical du chapitre<sup>114</sup>.

Le manuscrit conservé à Madrid contient aux f. 33r (livre 2), 57v (livre 3), 90v (livre 4), 125v (livre 5), 128r (livre 6) et 214r-v (livre 7) des pinax intermédiaires qui portent sur les livres qu'ils annoncent. Leur rôle est sans doute de clarifier encore les divisions entre les livres et d'aider le lecteur dans sa consultation du volume, même si cela pouvait également multiplier les risques d'erreur de numérotation. Ainsi, pour le livre 6, en particulier, se produisent d'importantes perturbations dans les pinax à partir du chapitre 5, où les titres se décalent et ne correspondent plus à ce qu'on trouve dans le texte, qui présente le bon ordre des chapitres. Par conséquent, ici, la multiplication des pinax cause plus de complications que de clarifications. On note cependant que cette pratique des pinax intermédiaires est courante dans les manuscrits latins du *Viaticum*, qui n'ont pas, eux, de pinax général du traité<sup>115</sup>.

<sup>113</sup> On trouvera une description précise du contenu du manuscrit dans Ch. DAREMBERG, *Recherches sur un ouvrage...*, cit. n. 8. Son format est de 338 x 232 mm et il contient 163 f. numérotés (en fait 153, la numérotation passant par erreur de 69 à 80).

<sup>114</sup> Citons par exemple le chapitre 8 du livre 1 d'abord d'après le pinax du traité dans le *Laurentianus Plut.* 74.19 (f. 17) : ἕτερα εἶδη κακώσεων γινόμενα ἐν τῷ δέρματι τῆς κεφαλῆς . πολλάκις καὶ εἰς τὴν ὄψιν τοῦ προσώπου. καὶ τὸ μὲν καλεῖται σαρακηνιστὶ σάχφε, καὶ τὸ ἕτερον ῥίβε ; à présent d'après le pinax du livre 1 (f. 20v) : περὶ ἐτέρων εἰδῶν κακώσεως γενομένων ἐν τῷ τῆς κεφαλῆς δέρματι . πολλάκις καὶ εἰς τὴν ὄψιν τοῦ προσώπου. καὶ τὸ μὲν καλεῖται σαρακηνιστὶ σάχφε, καὶ τὸ ἕτερον ῥίβε.

<sup>115</sup> Sondage effectué sur les *Paris*, BNF, lat. 6890, 6951, 7038, 16176 et *London*, Harley, MS 3140.

### C. Dénomination et numérotation des livres dans le traité

Deux points particuliers liés à l'étude de la structure du traité méritent d'être aussi examinés. Le premier concerne une apparente anomalie dans la numérotation des livres qui est reproduite de façon insistante par les copistes, sans qu'il soit possible d'en comprendre clairement la cause. Le *Viatique du voyageur* est divisé en sept livres. Dans les manuscrits, trois termes différents sont utilisés en grec pour désigner cette division en livres : λόγος, le plus courant ; τμήμα, également très courant ; enfin ῥήσις, uniquement employé dans ce sens dans le titre du livre 5, à côté de λόγος. Les trois mots sont utilisés de façon apparemment indifférenciée. Ainsi, dans le *Vaticanus gr.* 300, on trouve au f. 152r (titre du livre 5) : ἀρχὴ τῆς πέμπτῆς ῥήσεως ; au f. 164v (titre du livre 6, précédant l'introduction) : ὁ λόγος ὁ ἕκτος ; au f. 165r (titre du chapitre 1 de de même livre 6) : ἡ πρώτη πύλη τοῦ ζ' τμήματος (numéro erroné, cf. dans la marge, note en latin, bien plus tardive (XIX<sup>e</sup> siècle?) : *imo est sextus liber, non septimus*) ; enfin, au f. 206v (titre du livre 7) : ὁ ἑβδομος λόγος.

Les trois termes semblent donc équivalents mais on observe, dans un grand nombre de manuscrits, un « dédoublement » des substantifs τμήμα et λόγος, qui en viennent à signifier deux réalités apparemment différentes. Ce dédoublement peut être observé déjà dans un des manuscrits les plus anciens, le *Parisinus gr.* 2311. Dans le titre du livre 2, au f. 48v de ce manuscrit, on lit : τμήμα α' [πρώτον], ἀρχὴ τοῦ β' [δευτέρου] λόγου ; dans celui du livre 3, au f. 77v : τμήμα β' [δεύτερον], ἀρχὴ λόγος (*sic*) γ' [τρίτος] ; cela se reproduit constamment jusque dans le titre du livre 7, au f. 166v : τμήμα ζ' [ἕκτον], ἀρχὴ τοῦ ζ' [ἑβδόμου] λόγου. Il apparaît ainsi un décalage constant entre le numéro de λόγος, qui commence à 1 au livre 1, et celui de τμήμα, numéroté 1 au livre 2. Cette numérotation surprenante se retrouve dans d'autres témoins, qui ne sauraient pourtant être les descendants de ce manuscrit<sup>116</sup>, car il comporte des omissions qui ne peuvent être expliquées par une perte de folios. Dans le pinax restauré du *Laurentianus Plut.* 75.4, lorsque le copiste note τμήμα β' pour le livre 2, il corrige en α'<sup>117</sup>.

Cette distinction étonnante ne sera plus comprise par les copistes postérieurs : en effet, alors qu'elle est présente dans le corps du *Laurentianus Plut.* 74.19 (datable, nous le rappelons, du début de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle), elle ne l'est plus dans le pinax restauré par Georges Moschos à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qui devait ne plus la comprendre. C'est ainsi qu'il adopte le terme de τμήμα, et numérote τμήμα α' le livre 1, et ainsi de suite. Quant au *Parisinus suppl. gr.* 57, manuscrit datable du dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et qui offre un agencement nouveau dans sa présentation, seul le terme de λόγος figure dans le pinax et dans le corps du texte λόγος et τμήμα sont employés indifféremment sans décalage de numérotation.

Comment expliquer cette anomalie anciennement attestée, qui ne saurait apparaître comme une simple faute d'inattention? Dans le texte arabe — en tout cas tel qu'il apparaît dans l'édition imprimée — on trouve bien sept livres qui ne sont désignés que par le terme de *maqāla* (مقالة), qui signifie « article, propos, essai, traité » ; comme il vient du verbe قَال qāla « dire », il se rapproche du terme grec λόγος. Cette question du décalage de numérotation trouvera peut-être une réponse après une analyse plus approfondie du texte, ou un examen d'autres témoins du texte arabe.

### D. Numérotation des traités qui suivent le *Viatique* dans les manuscrits

Un autre point qui retient l'attention est plus important, et comporte plus d'enjeux. Il concerne ce qui suit le livre 7 du *Viatique* dans les manuscrits. Le traité est transmis très souvent avec un ensemble presque toujours identique d'opuscules médicaux de taille beaucoup plus réduite. Or ces opuscules sont toujours numérotés dans les pinax et dans le corps du texte dans la suite du livre 7 en tant que nouveaux chapitres de ce livre : ils semblent donc devoir être intégrés au *Viatique* ou du moins être lus en même temps que lui. C'est comme si ce terme de

<sup>116</sup> Citons ici le *Laurentianus Plut.* 75.4, qui porte la mention λόγος β' τμήμα α' au f. 32r.

<sup>117</sup> Au f. 1r ; il est difficile de voir si la correction est due à la main du copiste ou celle d'un lecteur.

« Viatique » (ἐφόδια) désignait à la fois précisément notre traité mais aussi, plus généralement, un type de manuel médical (« viatique » comme nom commun). Il faut également souligner que les petits opuscules intégrés formellement au *Viatique* concernent justement des points qui ne sont pas ou sont peu abordés par lui : les urines, les purgatifs, les aliments. Ils pouvaient donc faire office de complément bienvenu au traité *Viatique*, afin de parfaire son but affiché de « provisions du voyageur ». C'est ainsi que, dans le manuscrit de Madrid (*Matritensis Vitr.* 26. 1, dont le pinax est original), on trouve au f. 3r, dans le pinax, les petits opuscules dans la suite du livre 7 (même si une main postérieure a arrêté la numérotation au dernier chapitre du *Viatique*, περὶ θεραπείας τοῦ σχίσματος τῶν ποδῶν, sur le soin à apporter aux coupures des pieds). On trouve d'autre part, à la — véritable — fin du traité au f. 262r, après ce même chapitre sur les coupures des pieds, une mention τέλος ἐνταῦθα πέφηκε, βίβλος τῶν ἐφοδίων mais aussi, au f. 300v, à la fin des opuscules, une autre mention τέλος de la main du copiste, et une autre, juste au-dessous, d'une autre main : εἴλεφεν (*sic*) βίβλος τῶν ἐφοδίων (*sic*). τέλος εἴλεφεν (*sic*) ἡ δέλτος. De même, dans le pinax spécifique au livre 7 (au f. 214r-v), ces traités non seulement apparaissent comme faisant partie du livre 7 mais sont également numérotés, cette fois de la main du copiste, dans la suite du livre. Ainsi, ces opuscules semblent bien devoir prendre place, formellement, dans le livre 7 du traité, en tant que chapitres.

Néanmoins, bien que ces traités soient numérotés dans la suite du *Viatique*, ils sont, dans plusieurs témoins, séparés de lui par un bandeau : c'est le cas du *Laurentianus Plut.* 75.4, du *Vindobonensis med. gr.* 20 et du *Parisinus gr.* 2239 (ce dernier est d'ailleurs le premier témoin où est attesté ce corpus, même s'il se termine mutilé au début du traité de Ibn Māsawayh au f. 163v). Dans le *Scorialensis Y.* III. 5, attribuable au début de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, les opuscules ne sont pas séparés du *Viatique* par un bandeau mais leurs titres sont écrits en vermillon, alors que les titres des chapitres du *Viatique* ainsi que les titres des livres ont seulement leur initiale de cette couleur. La distinction entre les deux ensembles était donc tout de même faite dans la présentation, même si la numérotation est continue.

## 7. Conclusions de l'étude

Il faut souligner encore une fois l'originalité de la tradition du texte grec du *Viatique du voyageur* : dans l'étude des textes médicaux grecs, la transmission arabe est en règle générale envisagée comme une tradition secondaire qui peut permettre au philologue de préciser voire de reconstruire des éléments de la tradition textuelle grecque perdue ou corrompue, comme l'illustre par exemple le cas de plusieurs traités de Galien. Dans le cas du *Viatique du voyageur*, à l'opposé, c'est l'arabe qui est premier, et le grec constitue une tradition secondaire, ce qui oblige, pour un philologue s'intéressant au grec, à changer de perspective. Or cette tradition secondaire, au même titre que la traduction latine ou hébraïque, a été précoce et a connu un très grand succès à Byzance, comme en témoigne le grand nombre de témoins manuscrits qui nous sont parvenus. Mais en dépit de son intérêt, le nombre d'études qui lui sont consacrées est très réduit : le bilan historiographique établi ici, qui en envisage les diverses facettes, est destiné à illustrer, en forme de préambule, quelques aspects de l'histoire de ce texte à laquelle je consacre mes recherches sur la base d'une étude approfondie des manuscrits grecs.

La traduction grecque a en même temps, parmi les autres traductions du traité, une place à part : en effet, elle se veut une traduction fidèle et proche de l'original arabe et n'hésite ni à mentionner l'auteur arabe ni à donner des équivalents arabes des termes grecs traduits dans le corps du texte. En fait, c'est sur des sources grecques, et en premier lieu Galien, qu'Ibn al-Ġazzār fonde en grande partie le savoir médical de son manuel : ainsi, en regard de l'enjeu de l'assimilation de savoirs médicaux grecs en arabe (qui est déjà bien étudié) se pose celui de leur transmission en retour de l'arabe en grec. Il est d'un grand intérêt de se pencher sur ce phénomène, et en particulier d'apprécier le travail d'un traducteur hellénophone et arabophone (et peut-être aussi latinophone) qui en vient à retraduire de l'arabe en grec des citations d'auteurs grecs passés par l'arabe. Cette situation invite à enquêter sur les textes médicaux à disposition de l'auteur arabe, puis ceux à



disposition du traducteur et de son cercle (en cela, la question des fragments du commentaire de Jean d'Alexandrie au livre 6 des *Épidémies* d'Hippocrate et de leur intégration au texte du *Viatique* est d'une importance fondamentale).

Enfin, il convient de s'interroger sur les modalités de l'accueil fait à cette traduction en grec d'un traité médical arabe à Byzance : certes, elle a été maintes fois reproduite dans les manuscrits, comme nous l'avons vu, mais comment a-t-elle été lue? Quel écho a-t-elle reçu auprès des médecins attachés aux hôpitaux de la capitale et ailleurs dans l'empire byzantin? Comment ce savoir a-t-il été perçu et assimilé? Je compte proposer une réponse à ses interrogations dans une étude prochaine consacrée aux manuscrits.

Thibault MIGUET  
École pratique des Hautes Études -  
Institut de recherche et d'histoire des textes - Section grecque